Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

Le Magnétiseur

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

Traduit de l’allemand par Henry Egmont

Hoffmann.

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann avec son chat, monument en face du Théâtre E.T.A.-Hoffmann, place Schiller, à Bamberg (photo : Hedwig Storch).

Ernst Theodor
Amadeus Hoffmann
(1776-1822)

Songe, mensonge.

LES RÊVES SONT DE L'ÉCUME, dit le vieux baron en étendant la main vers le cordon de la sonnette pour que le vieux Kaspar vint l'éclairer jusqu'à sa chambre à coucher ; car il était tard, un vent piquant d'automne pénétrait dans le vaste salon d'été mal garanti, et Maria, étroitement enveloppée dans son châle, les yeux à demi-fermés, semblait ne pouvoir plus résister à l'envie de dormir.

« Et cependant, reprit-il avant d'avoir sonné, et le corps penché en avant hors du fauteuil, les deux mains appuyées sur ses genoux, et cependant je me souviens de bien des rêves extraordinaires que j'ai faits étant jeune ! – Eh ! mon excellent père, s'écria Ottmar, quel rêve n'est donc pas extraordinaire ? mais ceux-là seuls qui nous révèlent une circonstance frappante, les esprits précurseurs des grandes destinées, comme dit Schiller, qui nous transportent tout à coup d'un élan rapide dans les sombres et mystérieuses régions où nos yeux débiles n'osent jeter que de timides regards, ceux-là seuls nous causent une impression profonde dont personne ne peut se dissimuler la puissance. »

Le baron répliqua d'une voix sourde : « Tout rêve, vaine écume ! – Je m'empare, répartit Ottmar, de ce dicton même des matérialistes qui trouvent tout naturels les plus merveilleux phénomènes, tandis que souvent la chose la plus naturelle leur parait prodigieuse et inconcevable, et j'y vois un sens allégorique remarquable.

— Quel contre-sens vois-tu, s'il te plait, à ce vieux et trivial adage ? » demanda Maria en bâillant. Ottmar répondit en souriant, avec les paroles de Prospero*: « Relève les franges du voile de tes yeux et écoute-moi avec bonté !... Sérieusement, chère Maria, si tu avais moins envie de dormir, tu aurais déjà pressenti de toi-même que cette comparaison des rêves avec l'écume, car c’est des rêves qu’il s’agit, c’est-à-dire d’un des phénomènes les plus profondément sublimes de la vie humaine, ne peut s’entendre que de l’écume la plus noble de toutes. Or, c’est évidemment celle de l’effervescent, pétillant et impétueux Champagne, que tu ne dédaignes pas de flûter quelquefois, malgré le fier mépris qu’en véritable demoiselle tu manifestes pour le jus de la treille en général. Vois ces milliers de petites bulles qui surgissent le long du verre comme autant de perles et qui s’agitent en mousse à la surface, ce sont les esprits volatils qui se dégagent impatiemment de leur prison matérielle. Ainsi vit et se meut, pareille à cette écume, notre essence spirituelle, qui, affranchie de ses liens terrestres et déployant gaîment ses ailes, s’élance avec bonheur au-devant des esprits supérieurs de même ordre, hôtes de l’empire céleste qui nous est à tous promis, et qui admet et comprend sans effort, dans leur signification la plus intime, les événements surnaturels ou mystiques. Il se peut donc aussi que les rêves soient le résultat de cette fermentation qui suscite nos esprits vitaux, devenus libres et flottants quand le sommeil vient enchaîner nos sens, en substituant à la vie expansive une vie d’intensité supérieure, qui non seulement nous fait pressentir les mystérieux rapports du monde des esprits invisibles, mais laisse notre âme planer réellement au-delà des limites de l’espace et du temps.

[*] Prospero, personnage de *La Tempête,* de Shakespeare. NdT.

— Il me semble entendre raisonner ton ami Alban, s’écria le vieux baron en s’efforçant de se soustraire aux souvenirs qui l’avaient rendu rêveur. Vous connaissez du reste mon incrédulité sur cette matière. Ainsi tout ce que tu viens de débiter est fort beau à entendre, et certaines âmes sentimentales ou jalouses de le paraître peuvent s'y complaire ; mais rien que pour être systématique, tout cela est faux ! D'après tes théories de relation avec le monde des purs esprits, et, que sais-je encore, ne serait-on pas porté à croire que les rêves doivent procurer à l'homme un état de béatitude infinie ? Mais tous mes rêves que j'appelle remarquables, parce que le hasard leur a attribué une certaine influence sur mon existence (j'appelle hasard une sorte de coïncidence absolue et spéciale pour chaque individu, de circonstances diverses, et équivalant à une péripétie complète), tous ces rêves, dis-je, étaient désagréables et même fort pénibles, au point de me rendre souvent malade, quoique je m'abstinsse de toute contention d'esprit à ce sujet, attendu qu'il n'était pas de mode alors de scruter et de vouloir approfondir tout ce dont la nature nous a sagement dérobé le secret.

— Vous savez, mon excellent père, répliqua Ottmar, comment mon ami Alban et moi nous pensons sur tout ce que vous appelez hasard, coïncidence de circonstances diverses, etc. Et quant à la mode des investigations indiscrètes, mon bon père voudra bien réfléchir que cette mode, ayant non fondement dans la nature même de l'homme, est des plus anciennes. Les adeptes de l'antique Saïs...

— Halte-là ! s'écria le baron, brisons, s'il vous plait, une discussion que je suis d'autant moins propre à soutenir aujourd'hui que je ne me sens nullement disposé à tenir tête à ton bouillant enthousiasme pour le merveilleux. Je ne puis dissimuler qu'aujourd'hui même, le neuf septembre, je suis vivement préoccupé d'un souvenir de ma jeunesse dont il m'est impossible de m'affranchir ; et si je vous racontais cette aventure, elle prouverait à Ottmar comment un rêve, qui se liait d'une manière toute particulière à la réalité, me frappa de l'impression la plus funeste.

— Peut-être, mon excellent père, dit Ottmar, fournirez-vous ainsi à mon ami Alban et à moi un précieux argument de plus à l'appui de la théorie, aujourd'hui bien établie, de l'influence magnétique, laquelle résulte d'observations multipliées sur le sommeil et les rêves.

— Rien que le mot de magnétisme m'irrite à l'excès, s'écria le baron en fronçant le sourcil, mais chacun a ses idées : tant mieux pour vous si la nature souffre patiemment que vos mains audacieuses tiraillent le voile qui la couvre, et ne vous fait pas expier par votre ruine votre folle curiosité. – Ne discutons pas, mon excellent père, sur des opinions dépendantes de la conviction la plus intime, répliqua Ottmar ; mais cette histoire de votre jeunesse ne peut-elle, s'il vous plait, se formuler en récit ? »

Le baron s'enfonça dans son fauteuil, et il parla ainsi, son regard expressif levé au ciel, comme c'était son habitude lorsqu'il était profondément ému :

« Vous savez que j'ai reçu mon éducation militaire au lycée noble de Berlin[*]. Parmi les maîtres qui y professaient, il se trouvait un homme que je ne saurais oublier de ma vie. À présent même, je ne puis penser à lui sans un frisson intérieur, je dirais presque sans effroi ; il me semble souvent qu'il va ouvrir la porte et paraître devant moi tel qu'un fantôme !

— Sa taille gigantesque ressortait encore davantage à cause de son extrême maigreur ; tout son corps paraissait n'être qu'un assemblage d'os et de nerfs.

---

[*] Cet établissement portait le nom d'Académie équestre ou des chevaliers ; c'est aujourd'hui l'École des cadets. NdT.

Il devait avoir été pourtant dans sa jeunesse un joli homme, car ses grands yeux noirs lançaient encore à son âge d'ardents rayons dont on avait peine à supporter l'éclat. Fort avancé dans la cinquantaine, il possédait encore l'adresse et la vigueur d'un jeune homme. Tous ses mouvements étaient vifs et résolus : dans l'escrime à l'épée et au sabre, il était supérieur aux plus habiles, et il maîtrisait le cheval le plus fougueux, jusqu'à le faire fléchir sous lui en gémissant. Il avait été autrefois major au service danois, et il s'était vu, disait-on, obligé de s'expatrier après avoir tué en duel son général. Plusieurs prétendaient que cela n'était pas arrivé en duel ; mais que, sur un mot offensant du général, le major lui avait passé son épée au travers du corps, sans lui laisser le temps de se mettre en garde. Bref, il s'était enfui du Danemark, et exerçait au lycée équestre, avec le grade de major, les fonctions d'instructeur supérieur pour la fortification.

« Irascible au plus haut degré, il suffisait d'un mot, d'un coup d'œil pour le faire entrer en fureur. Il châtiait les élèves avec une rigueur systématique, et cependant tous lui étaient attachés d'une manière surprenante. Ainsi, une fois, le cruel traitement qu'il avait fait subir à l'un d'entre eux, en violation de tous les usages et règlements de la discipline, ayant éveillé l'attention des supérieurs, une enquête à ce sujet fut ordonnée. Mais l'élève puni n'accusa que lui-même, et plaida si chaleureusement la cause du major, qu'on dut le tenir pour exempt de tout méfait.

« Il y avait des jours où il ne se ressemblait pas à lui-même. L'accent ordinairement rude et courroucé de sa voix sourde devenait alors cadencé et inexprimablement sonore, et l'on était séduit par la fascination de son regard. Plein d'aménité et d'indulgence, il passait à chacun ses petits écarts, et lorsqu'il serrait la main à l'un de nous qui avait mieux réussi dans son travail, c'était comme s'il l'eût fait son serf par une puissance magique irrésistible ; car, eût-il imposé en ce moment, comme preuve d'obéissance, la mort la plus douloureuse, qu'on l'aurait subie aussitôt et sans murmurer. Mais ces jours de calme étaient ordinairement suivis d'une tempête furieuse, qui forçait tout le monde à fuir ou à se cacher devant lui. Alors il endossait dès le matin son uniforme danois rouge et passait toute la journée, que ce fut l'été ou l'hiver, à courir à pas de géant dans le grand jardin dépendant du palais du lycée. On l'entendait parler seul en langue danoise avec une voix épouvantable et les gestes les plus frénétiques. Il tirait son épée, et, comme s'il eût eu affaire à un adversaire redoutable, il donnait et parait des bottes, jusqu'à ce qu'un coup de sa main renversât son antagoniste imaginaire ; alors il paraissait broyer son cadavre sous les pieds avec des jurements et des blasphèmes épouvantables ; et puis il se sauvait à travers les allées d'une course étonnamment rapide ; il grimpait aux arbres les plus élevés, et se livrait aux bruyants éclats d'un rire ironique, de manière à nous glacer malgré nous de stupeur, quand nous l'entendions de l'intérieur du logis. Ces crises duraient ordinairement vingt-quatre heures, et l'on remarqua qu'il en était constamment atteint au retour de chaque équinoxe. Le jour d'après il ne paraissait même pas se douter de rien de ce qui s'était passé ; seulement il était plus intraitable, plus emporté, plus violent que jamais, jusqu'à ce qu'il revint peu à peu à ses dispositions bienveillantes.

« Je ne sais d'où provenaient les bruits étranges et merveilleux répandus sur son compte parmi les domestiques du lycée, et même dans la ville parmi le peuple. Par exemple, on prétendait qu'il pouvait conjurer le feu, qu'il savait guérir les maladies par l'imposition des mains, et même par ses seuls regards ; et je me souviens encore qu'il chassa un jour à coups de bâton des gens qui voulaient absolument qu'il exerçât en leur faveur ce rare talent. Un vieil invalide, affecté à mon service, affirmait ouvertement, comme une chose notoire, qu'il y avait bien des choses à dire sur la personne et la conduite surnaturelles de monsieur le major, et il racontait comment, bien des années auparavant, dans une tempête sur mer, le malin esprit lui était apparu, et lui avait promis non seulement de le délivrer du péril, mais de le douer d'une force surhumaine et de maintes facultés miraculeuses, offre à laquelle avait souscrit le major en se dévouant à l'esprit de ténèbres. De là résultaient les rudes combats qu'il avait à soutenir contre le démon qu'on voyait apparaître dans le jardin, tantôt sous la forme d'un chien noir, tantôt avec celle de quelque animal effrayant ; mais tôt ou tard le major devait succomber indubitablement par quelque affreuse catastrophe. Tout improbables et ridicules que me parussent ces récits, je ne pouvais néanmoins me défendre d'une terreur secrète, et, malgré mon sincère attachement pour le major, qui me témoignait lui-même une affection toute spéciale, il se mêlait pourtant à mes sentiments pour cet homme extraordinaire je ne sais quoi d'indéfinissable et d'incessamment menaçant.

« Il me semblait en effet que j'étais obligé par une puissance supérieure à lui rester fidèlement dévoué, comme si l'instant où cesserait ma sujétion dût être aussi celui de ma perte. Bien que sa présence me causât toujours une sorte de satisfaction, j'éprouvais cependant, en même temps, une certaine inquiétude, une certaine contrainte insurmontable qui comprimait toutes mes facultés, et je frémissais malgré moi de cette étrange position. Si j'étais resté longtemps près de lui, s'il m'avait témoigné un redoublement d'amitié, et surtout quand, suivant son habitude, son regard fixement cloué sur moi, et serrant étroitement ma main dans la sienne, il m'avait entretenu de mainte histoire merveilleuse, cette influence énergique et singulière pouvait me réduire à l'épuisement le plus extrême. Je me sentais affaibli et abattu au point de défaillir.

« J'omets toutes les scènes bizarres qui eurent lieu entre mon maître amical et moi ; car il prenait même part à mes jeux d'enfant, et m'aidait avec zèle à construire les forteresses en miniature que je me plaisais à établir dans le jardin, d'après les règles les plus strictes du génie militaire. – Je viens au point important. – C'était, je me le rappelle positivement, dans la nuit du 8 au 9 septembre de l'année 17... Je rêvai donc, et mon illusion avait toute la force de la réalité, que le major ouvrait doucement ma porte, qu'il s'approchait de mon lit à pas lents, et qu'arrêtant sur moi ses yeux noirs avec une fixité effrayante, il me posait la main droite sur le front, de manière à me cacher les yeux, ce qui ne m'empêchait pourtant pas de le voir debout devant moi. Le saisissement et la peur m'arrachèrent un gémissement. Il dit alors d'une voix sourde : ‹ Misérable enfant de la terre, reconnais ton seigneur et maître ! À quoi bon te raidir et te débattre sous un joug dont tu cherches en vain à t'affranchir ? Ainsi que ton Dieu, je lis dans la profondeur la plus intime de ton être, et tout ce que tu as jamais tenu secret, tout ce que tu voudrais cacher en toi-même, m'apparaît clairement et à découvert. Mais pour que tu n'oses pas, ver de terre infime, douter de ma puissance absolue sur toi, je veux pénétrer, d'une manière qui soit visible pour toi-même, jusque dans le sanctuaire de tes pensées. › – Soudain je vis étinceler dans sa main un instrument pointu, et il le plongea au centre de mon cerveau !... En poussant un horrible cri de terreur, je me réveillai, baigné d'une sueur d'angoisse, et prêt à m'évanouir.

« Enfin je me remis ; mais un air étouffant et lourd m'oppressait, et il me sembla entendre à une grande distance la voix du major qui m'appelait coup sur coup par mon prénom. J'attribuais cela à l'émotion que m'avait laissée cet épouvantable rêve. Je sautai de mon lit, et j'ouvris les fenêtres pour laisser entrer l'air extérieur dans cette chambre brûlante. Mais quelle fut ma frayeur, lorsque je vis, à la clarté de la lune, le major dans son uniforme de parade, tel absolument qu'il m'était apparu dans mon rêve, se diriger, par la grande avenue, vers la grille qui donnait issue dans la campagne. Il l'ouvrit, et en repoussa les battants, après être sorti, si violemment, que les gonds et les verrous craquèrent avec fracas, et que le bruit résonna longtemps dans le calme de la nuit. – Qu'est-ce à dire ? que veut faire le major au milieu des champs à pareille heure ? pensai-je en moi-même. Et une anxiété inexprimable s'empara de moi. Comme entraîné par une force irrésistible, je m'habillai à la hâte, j'allai réveiller notre inspecteur, un bon vieillard de soixante et dix ans, le seul homme que le major craignit et ménageât, même dans ses plus violents paroxysmes, et je lui racontai mon rêve, ainsi que ce qui s'était passé ensuite. Le vieillard m'écouta avec une extrême attention et me dit : ‹ Moi aussi, j'ai cru entendre fermer rudement la grille du jardin, mais j'ai cru que c'était une illusion, non sans penser toutefois qu'il pourrait bien être arrivé quelque chose d'extraordinaire au major, et qu'il serait à propos de visiter sa chambre. ›

« La cloche de la maison eut bientôt réveillé maîtres et élèves, et nous nous dirigeâmes avec des flambeaux, formant une sorte de procession solennelle, par le long corridor, vers l'appartement du major. La porte était fermée, et les vaines tentatives qu'on fit pour l'ouvrir avec le passe-partout nous prouvèrent qu'on avait tiré les verrous à l'intérieur. La porte principale qui donnait dans le jardin, par laquelle le major aurait dû passer pour sortir, était également fermée et cadenassée comme la veille au soir. Enfin, quand nous vîmes que tous nos appels restaient sans réponse, nous brisâmes la porte de la chambre à coucher, et là, – l'œil hagard et menaçant, la bouche ouverte et sanguinolente, le major était étendu mort sur le carreau, dans son grand uniforme danois rouge, tenant son épée d'une main convulsivement crispée ! – Tous nos efforts pour le rappeler à la vie furent infructueux. »

Le baron se tut. – Ottmar était sur le point de dire quelque chose ; cependant il s'en abstint, et il paraissait, le front appuyé sur sa main, s'occuper de coordonner d'abord dans son esprit les réflexions qu'il voulait émettre. Ce fut Maria qui rompit le silence en s'écriant : « Ah ! mon bon père ! – quel épouvantable événement ! je vois le terrible major avec son uniforme danois, le regard fixe et dirigé sur moi : c'en est fait de mon sommeil de cette nuit ! »

Le peintre Franz Bickert, qui, depuis quinze ans, vivait dans la maison du baron en qualité d'ami intime de la famille, n'avait pris jusque-là aucune part à la conversation, ce qui lui arrivait assez souvent. Mais il s'était promené de long en large, les bras croisés derrière le dos, faisant toutes sortes de grimaces bouffonnes, et même essayant de temps en temps une cabriole grotesque. Il éclata tout d'un coup : « La baronne* a parfaitement raison ! dit-il. À quoi bon ces récits effrayants, à quoi bon ces histoires romanesques, précisément avant l'heure de se coucher ? Cela, du moins, est fort contraire à ma pauvre théorie du sommeil et des rêves, qui n'a, il est vrai, pour point d'appui que quelques millions d'expériences. – Si monsieur le baron n'a jamais eu que des rêves pénibles, c'est uniquement parce qu'il ignorait cette théorie, et que par conséquent il ne pouvait la pratiquer. Ottmar, qui argue d'influences magnétiques, d'action des planètes, et de je ne sais quoi encore, peut bien avoir raison jusqu'à un certain point ; mais ma théorie munit d'une cuirasse à l'épreuve de tous les rayons des astres nocturnes.

* L'usage en Allemagne est d'attribuer aux enfants le titre du chef de la famille. NdT.

— En ce cas, je suis réellement bien curieux de connaître ton admirable théorie ! s'écria Ottmar.

— Laisse parler notre ami Franz, dit le baron ; il saura bien nous convaincre à son gré de tout ce qu'il lui plaira. » – Le peintre s'assit vis-à-vis de Maria, et, après avoir pris une prise avec une contenance comique et un sourire doucereux et grimacier, il commença :

« Honorable assemblée ! Les rêves sont de l'écume : ceci est un vieux, très honnête et très expressif proverbe allemand. Mais Ottmar l'a si adroitement interprété, et tellement subtilisé, que, tandis qu'il parlait, je sentais réellement surgir dans mon cerveau les petites bulles dégagées de la matière et venant s'unir avec le principe spirituel supérieur. Toutefois, n'est-ce pas dans notre esprit que s'opère la fermentation d'où jaillissent ces parties plus subtiles, qui ne sont elles-mêmes qu'un produit du même principe ? – Je demande enfin si notre esprit trouve en lui seul tous les éléments nécessaires à la production de ce phénomène, ou si, d'après une loi d'équilibre, quelque mobile hétérogène y concourt avec lui ? Et je réponds à cela : que la nature, cette magnifique reine, n'est pas si complaisante à l'égard de notre esprit, que de le laisser manœuvrer dans le vaste champ de l'espace et du temps, avec une pleine indépendance, et dans l'illusion qu'il agit et se meut autrement que comme un subalterne employé à l'accomplissement des fins qu'elle se propose. Nous sommes si intimement liés sous les rapports incorporels ou physiques avec tous les objets extérieurs, avec la nature entière, que l'élimination absolue de notre principe intellectuel, quand elle serait admissible, impliquerait la destruction de notre existence. La vie que vous nommez intensive est une condition de notre vie expansive, et pour ainsi dire un reflet de celle-ci. Mais les images et les figures de cette vie réelle nous apparaissent alors, comme recueillies dans un miroir concave, avec d'autres proportions, et par conséquent sous des formes bizarres et inconnues, bien qu'elles ne soient que des caricatures d'originaux vraiment existants. Je soutiens hardiment que jamais un homme n'a imaginé ni rêvé aucune chose dont les éléments ne pussent être indiqués dans la nature, à laquelle il nous est absolument interdit de nous soustraire.

« Abstraction faite des impressions intérieures et inévitables qui émeuvent notre âme et la mettent dans un état de tension anormal, comme un effroi subit, une grande peine de cœur, etc., je prétends que notre esprit, sans la prétention de franchir les limites naturelles qui lui sont assignées, peut aisément extraire des scènes les plus agréables de la vie, cette essence volatile qui engendre, au dire d'Ottmar, les petites bulles dont se forme l'écume du rêve. Quant à moi, qui manifeste, surtout le soir, comme on voudra bien me l'accorder, une bonne humeur à toute épreuve, je prépare à la lettre mes rêves de la nuit, en me faisant passer par la tête mille folies, qu'ensuite mon imagination reproduit devant moi durant mon sommeil, avec les plus vives couleurs et de la manière la plus récréative ; et je choisis dans mes idées favorites le sujet de mes représentations dramatiques.

— Qu'entends-tu par ces mots ? demanda le baron.

— Nous devenons en rêvant, poursuivit Bickert, ainsi qu'un spirituel écrivain en a déjà fait la remarque, poètes et auteurs dramatiques par excellence, en saisissant avec précision et dans leurs moindres détails des caractères d'individualités étrangères qui se formulent à notre esprit avec une parfaite vérité. Eh bien ! c'est la base de mon système. Ainsi je pense parfois aux nombreuses aventures plaisantes de mes voyages, à maints originaux que j'ai rencontrés dans le monde, et la nuit d'après, mon imagination, en ressuscitant ces divers personnages avec tous leurs ridicules et leurs traits comiques, me donne le spectacle le plus divertissant du monde. Il me semble alors que je n'aie eu devant moi, durant la soirée, que le canevas, le croquis de la pièce, à laquelle le rêve, docile pour ainsi dire à la volonté du poète, vient communiquer la chaleur et la vie. Je vaux à moi seul la troupe entière de Sacchi, qui joue la farce de Gozzi peinte et nuancée d'après nature, en y mettant tant d'illusion, que le public représenté pareillement dans ma personne y croit ni plus ni moins qu'à la réalité *.

---

* Le comte Carlo Gozzi, Vénitien, est justement célèbre par ses comédies fantastiques, auxquelles Sacchi, excellent

arlequin, et chef d'une troupe de comédiens bouffes, ajoutait le plus piquant attrait, par les improvisations satiriques dont il brodait les canevas romanesques de l'auteur. Gozzi s'acharna à décrier le genre de drames mis à la mode par l'abbé Chiari, et bientôt jaloux des succès plus légitimes de Goldoni, il le prit aussi à partie, et parvint, à force d'esprit et de gaîté, à captiver la préférence du public. Gozzi est mort au commencement du XIX^e^ siècle. Hoffmann professait pour lui une vive admiration. NdT.

« Comme je vous l'ai dit, je ne comprends pas dans ces rêves, pour ainsi dire volontairement amenés, ceux qui sont le résultat d'une disposition d'esprit exceptionnelle provenant des circonstances étrangères, ou la conséquence d'une impression physique externe. Ainsi tous ces rêves, dont presque chaque individu a quelquefois éprouvé le tourment, comme de tomber du faite d'une tour, d'être décapité, etc. sont ordinairement produits par quelque souffrance physique que l'esprit, plus indifférent pendant le sommeil à la vie animale et restreint à des fonctions rétroactives, explique à sa façon ou motive sur quelque incident fantastique des apparitions qui l'occupent. Je me rappelle un songe où j'assistais à une soirée de punch en joyeuse compagnie. Un fier-à-bras d'officier, que je connais parfaitement, poursuivait de ses sarcasmes un étudiant, qui finit par lui lancer son verre à la tête ; il s'ensuivit une bagarre générale ; et, tout en voulant rétablir la paix, je me sentis blessé à la main si grièvement, que la douleur cuisante du coup me réveilla : que vois-je ? – ma main saignait véritablement, car je m'étais écorché à une grosse épingle fichée dans la couverture.

— Ah ! Franz ! s'écria le baron, cette fois ce n'était pas un rêve agréable que tu t'étais préparé !

— Hélas ! hélas ! dit Bickert d'une voix lamentable : est-on responsable des maux que le destin nous inflige souvent en punition de nos fautes ? Moi aussi j'ai eu certainement des rêves horribles, désolants, épouvantables qui me donnèrent le délire et des sueurs froides d'angoisse...

— Ah ! fais-nous-en part, s'écria Ottmar, dussent-ils réfuter et confondre ta théorie !

— Mais, au nom du ciel ! interrompit Maria d'un ton plaintif, vous ne voulez donc pas avoir pitié de moi ?

— Non, répliqua le peintre, à présent plus de pitié : – oui, moi aussi j'ai rêvé comme un autre les choses les plus terrifiantes ! – Ne suis-je pas allé en effet chez la princesse Almaldasongi qui m'avait invité à venir prendre le thé, avec le plus magnifique habit galonné par-dessus une veste richement brodée, et parlant l'italien le plus pur, – *lingua Toscana in bocca Romana* * ? – N'étais-je pas épris pour cette beauté ravissante d'un amour passionné tout à fait digne d'un artiste ; et ne lui disais-je pas les choses les plus touchantes, les plus poétiques, les plus sublimes ? lorsqu'on baissant les yeux par hasard je m'aperçus, à ma profonde consternation, que je m'étais bien habillé en tenue de cour avec la dernière recherche, mais que j'avais oublié la culotte ! »

* *Dialecte toscan dans une bouche romaine*. Florence a gardé, en Italie, le privilège de la pureté du langage, et Rome celui de la prononciation la plus correcte. NdT.

Sans laisser à personne le temps de se formaliser de son incartade, Bickert continua avec feu : « Dieu ! que vous dévoilerai-je encore des calamités terribles qui ont empoisonné mes rêves ? Une fois, revenu à ma vingtième année, je me faisais une fête de danser au bal avec elle. J'avais mis ma bourse à sec pour donner à mon vieil habit un certain air de fraîcheur en le faisant retourner adroitement, et pour m'acheter une paire de bas de soie blancs. J'arrive enfin heureusement à la porte du salon étincelant de mille lumières et de superbes toilettes : je remets mon billet ; mais ne voilà-t-il pas qu'un chien damnable de portier ouvre devant moi l'étroit coulisseau d'un poêle, en me disant, d'un ton poli à mériter qu'on l'étranglât tout vif : ‹ Que monsieur se donne la peine d'entrer, c'est par là qu'il faut passer pour arriver dans le salon. › Mais ce ne sont encore là que des misères auprès du rêve affreux qui m'a tourmenté et supplicié la nuit dernière : ha !... J'étais de venu une feuille de papier cavalier, ma silhouette figurait juste au milieu comme marque distinctive ; et quelqu'un... c'était, dans le fait, un enragé de poète bien connu de tout le monde, mais disons quelqu'un, ce quelqu'un était armé d'une plume de dindon démesurément longue, mal fendue et dentelée, avec laquelle, tandis qu'il composait des vers raboteux et barbares, il griffonnait sur moi, pauvre infortuné, et me lacérait dans tous les sens. Une autre fois, un démon d'anatomiste ne s'est-il pas amusé à me démonter comme une poupée articulée, et à torturer mes membres par toutes sortes d'essais diaboliques, en voulant voir, par exemple, quel effet produirait un de mes pieds adapté au milieu du dos, ou bien mon bras droit joint en prolongement à ma jambe gauche ?... »

Le baron et Ottmar interrompirent Franz par un bruyant éclat de rire ; la disposition à la mélancolie était dissipée, et le baron s'écria : « N'ai-je pas raison de dire que le vieux Franz est le véritable boute-entrain de notre petit cercle familier ? De quelle manière pathétique n'a-t-il pas entamé la discussion de notre thème pour conclure par une excellente plaisanterie humoristique, dont l'effet inattendu a été d'autant plus sublime. Il a réussi à faire disparaître notre sérieux solennel, et en un clin d'œil nous avons été ramenés, comme par une commotion subite, du monde imaginaire dans la vie positive, pleins de joie et de vivacité.

— Mais ne croyez pas, reprit le peintre, que j'aie débité là, comme un bouffon, des lazzis pour votre bon plaisir. Non ! ces rêves abominables m'ont bien réellement tourmenté, et il se peut même que je les aie provoqués moi-même involontairement.

— L'ami Franz, dit Ottmar, a quelques preuves en faveur de sa théorie sur la cause des rêves ; cependant sa démonstration, relative à l'enchaînement et aux conséquences de ses principes purement hypothétiques, n'est pas précisément merveilleuse. Du reste, il n'en est pas moins une manière plus noble de rêver ; et c'est de celle-là seule que l'homme profite dans ce sommeil vivifiant et bienheureux où son âme, rapprochée du principe absolu et essentiel, s'abreuve à cette source divine d'une force et d'une vertu magiques.

— Garde à nous ! dit le baron, Ottmar va remonter aussitôt sur son cheval de bataille pour faire une nouvelle excursion dans les régions inconnues, que nous autres mécréants, à ce qu'il prétend, ne pouvons entrevoir que de loin, comme Moïse la terre promise ; mais nous tâcherons de rendre ce brusque départ impraticable. Il fait une bien vilaine nuit d'automne : qu'en dites-vous ? Si nous restions encore à jaser une petite heure, si nous activions le feu mourant de la cheminée, et si Maria nous préparait à sa manière un excellent punch, ce serait une source où s'abreuverait du moins volontiers notre humeur vive et joyeuse. » Bickert leva les yeux au ciel d'un air extasié, poussa un profond soupir, et puis se pencha devant Maria avec une attitude humblement suppliante. Maria, qui était restée assise et silencieuse livrée à une secrète méditation, partit d'un franc éclat de rire, ce qu'il lui arrivait de faire très rarement, en voyant la posture grotesque du vieux peintre, et elle s'empressa de se lever pour tout préparer soigneusement suivant le désir de son père.

Bickert trottait çà et là d'un air affairé ; il aidait Kaspar à apporter du bois, et, tandis qu'il soufflait le feu, agenouillé de profil devant la cheminée, il réclamait instamment d'Ottmar qu'il se montrât un peu son digne élève, en le dessinant dans celle position comme une parfaite étude, sans omettre de rendre exactement les beaux reflets dont la flamme éclairait en ce moment son visage. Le vieux baron s'égayait de plus en plus, et même, ce qui n'avait lieu que dans ses jours de plus grande satisfaction, il se fit apporter sa longue pipe turque garnie d'un bouquin d'ambre précieux. Enfin, quand la vapeur agréable et subtile du tabac turc commença à s'épandre dans le salon, et quand Maria fit égoutter dans le bol d'argent le jus de citron sur le sucre qu'elle avait elle-même cassé en morceaux, il sembla à tout le monde qu'un esprit familier et gracieux fût venu présider à ce bien-être, tel que toute idée de passé et d'avenir dut s'effacer et s'anéantir devant la suprême jouissance du moment présent.

« N'est-ce pas une chose bien remarquable, s'écria le baron, que la préparation du punch réussisse toujours si parfaitement à Maria ? Pour moi, je n'en pourrais vraiment plus goûter d'autre. C'est en vain d'ailleurs qu'elle transmet les instructions les plus minutieuses sur la proportion des parties intégrantes et sur tout le reste. Notre lunatique Katinka *, par exemple, avait fait un jour le punch devant moi, de point en point d'après la recette de Maria : eh bien, je n'ai pas pu avaler le premier verre. Il semble que Maria prononce, en outre, sur la liqueur, une formule magique qui lui transmet cette perfection merveilleuse. – En est-il autrement, s'écria Bickert, n'est-ce pas la magie de la grâce, le charme de l'élégance dont notre Maria sait animer tout ce qu'elle fait ; il suffit de l'avoir vue préparer le punch pour le trouver parfait et délicieux.

---

* *Katinka,* Catherine en langue russe. NdT.

— Très galant ! répartit Ottmar, mais avec ta permission, ma chère sœur, cela n'est pas rigoureusement vrai. Je tombe d'accord avec notre bon père que tout ce que tu prépares, tout ce qui a passé par tes mains fait naître aussi en moi, en y touchant ou en le dégustant, une satisfaction particulière. Mais quant à l'enchantement qui en est la cause, je l'attribue à des rapports spirituels plus élevés, non pas seulement à ta grâce et à ta beauté, comme notre ami Bickert, qui rapporte naturellement tout à cela parce qu'il te fait la cour déjà depuis ta huitième année.

— Qu'allez-vous encore faire de moi ce soir ? s'écria Maria plaisamment ; à peine suis-je échappée aux apparitions et aux revenants nocturnes, que tu vois en moi-même quelque chose de mystérieux, et que je cours encore risque, quand même je ne songerais plus au terrible major, ni à aucun autre spectre de son espèce, de me prendre moi-même pour un fantôme, et d'avoir peur de ma propre image réfléchie dans une glace.

— Il serait vraiment fâcheux, dit le baron en riant, qu'une jeune fille de seize ans fût réduite à ne pouvoir plus se regarder au miroir, sans prendre sa propre image pour un fantôme ; mais d'où vient donc qu'aujourd'hui nous ne pouvons nous débarrasser du fantastique ?

— Et pourquoi vous-même, mon bon père, répondit Ottmar, me donnez-vous à chaque instant, involontairement, sujet d'émettre mon opinion sur toutes ces choses que vous répudiez de prime abord comme un tas de sornettes inutiles et même dangereuses, et à cause desquelles, avouez-le, vous êtes un peu l'ennemi de mon cher Alban ? – La nature ne peut pas nous faire un crime de l'instinct de recherche, du désir de connaître qu'elle-même a mis en nous ; il semble bien plutôt qu'elle a disposé l'échelle par laquelle nous nous élevons vers les choses spirituelles d'autant plus facilement, que notre curiosité innée agit activement en nous.

— Et quand nous nous croyons arrivés à une grande hauteur, ajouta Bickert, nous dégringolons honteusement, et nous reconnaissons, au vertige qui nous a saisis, que l'air subtil des régions supérieures ne convient pas du tout à nos lourdes têtes.

— Je ne sais, en vérité, Franz, répliqua Ottmar, ce que je dois penser de toi depuis quelque temps, je dirais presque depuis l'arrivée d'Alban dans la maison. Autrefois tu étais disposé de toute ton âme, de tout ton cœur, à la conception du merveilleux. Tu méditais sur les formes bizarres et les taches colorées des ailes des papillons, sur les fleurs, les pierres ; tu…

— Halte ! s'écria le baron, peu s'en faut que nous ne retombions sur le même chapitre que tout à l'heure. Tout ce que tu déterres avec ton mystique Alban, cher

Ottmar, dans les coins les plus cachés, je pourrais dire tout ce que vous extrayez de votre capharnaüm fantastique pour élever un édifice ingénieux, mais dépourvu de toute base solide, tout cela, je le mets au rang des rêves qui ne sont et ne seront jamais pour moi, suivant ma maxime, que de l'écume ; et il en est de même des résultats vaporeux du travail intérieur de l'esprit que du gaz dégagé par les liquides, qui n'a ni consistance, ni saveur, ni durée. On peut les comparer aux minces copeaux, résidus du travail du tourneur, auxquels le hasard donne quelquefois une forme déterminée, sans qu'on ait jamais songé à y voir la perfection d'une œuvre exécutée par l'artiste. Au reste, le système de Bickert me parait si positif que je chercherai certainement à le pratiquer.

— Puisqu'il est dit que nous ne pouvons ce soir nous débarrasser des rêves, dit Ottmar, qu'il me soit permis de raconter un événement dont Alban m'a fait part dernièrement, et dont le récit ne troublera pas la joyeuse disposition d'esprit où nous sommes à présent. – Tu peux raconter, dit le baron, seulement à la condition que tu seras fidèle à cet engagement, et que Bickert, en outre, pourra librement émettre ses réflexions.

— Vous exprimez un vœu intime de mon âme, mon cher père, s'écria Maria ; car les récits d'Alban causent en général sinon une profonde terreur, du moins une telle tension d'esprit, que, malgré l'espèce de contentement qu'ils procurent, on éprouve après les avoir entendus un singulier épuisement.

— Ma chère Maria sera contente de moi, répliqua Ottmar ; mais quant aux commentaires de Franz, je n'en veux pas, parce qu'il croira trouver dans cette histoire la confirmation de sa théorie des rêves. Et vous, mon bon père, vous vous convaincrez de la rigueur de vos préventions à l’égard de mon cher Alban et de la science que Dieu lui a donné le pouvoir d’exercer.

— Je noierai dans le punch, dit Bickert, toutes les remarques qui me viendront sur la langue ; mais je veux rester libre de faire autant de singeries qu’il me plaira. Je ne fais aucune concession la-dessus. – Accordé ! » s’écria le baron. Et Ottmar, sans plus de préambule, commença en ces termes :

« Mon ami Alban connut à l’université de J... un jeune homme dont l’extérieur avantageux séduisait tout le monde au premier abord, et qui se voyait accueilli partout avec bienveillance et empressement. L’analogie de leurs études, consacrées à la médecine, et la circonstance de leur réunion chaque matin dans la salle des cours, où leur zèle assidu les amenait tous deux toujours les premiers, établirent bientôt entre eux des relations intimes, et peu à peu ils furent liés de l’amitié la plus étroite ; car Théobald, ainsi s’appelait ce jeune homme, joignait au meilleur caractère l’âme la plus expansive. Mais chaque jour se développaient en lui davantage une susceptibilité excessive et une imagination rêveuse, voisine d’une molle langueur, lesquelles, dans ce siècle positif, qui, tel qu’un lourd géant bardé de fer, marche en avant sans se soucier de ce qu’il broye sur son passage, paraissaient si mesquines et si efféminées, que la plupart en faisaient un sujet de raillerie.

« Alban seul, indulgent pour l’âme tendre de son ami, ne dédaignait pas de le suivre dans ses petits jardins fantastiques tout fleuris, quoiqu’il s’appliquât sans cesse à le rappeler aux rudes tempêtes de la vie réelle, et à susciter ainsi les étincelles de force et de courage que couvait peut-être le fond de son âme.

C'était un devoir qu'il était d'autant plus jaloux de remplir, que cette époque de la vie de Théobald lui paraissait la seule propice pour réveiller et vivifier en lui cette énergie indispensable à l'homme, quand il lui faut opposer une résistance stoïque aux coups inopinés du malheur, pareils à l'éclair qui jaillit tout à coup d'un ciel serein.

« Le genre de vie de Théobald était du reste entièrement conforme à son caractère simple et naïf, et restreint dans un cercle tout personnel. Il comptait, après avoir terminé ses études et acquis le grade de docteur, retourner dans sa ville natale, y épouser la fille de son tuteur, avec qui il avait été élevé, car il était orphelin, et, ayant devant lui la jouissance d'une fortune considérable, ne vivre que pour lui-même et pour son art, sans s'adonner à la pratique.

« Le magnétisme animal, nouvellement remis en discussion, captivait entièrement son esprit, et, après avoir étudié avec ardeur sous la direction d'Alban tout ce qui avait été écrit sur la matière, après avoir lui-même constaté de nombreuses expériences, il en vint bientôt à répudier toute espèce de médecine physique, comme contraire à la pure idée de l'influence immatérielle des forces actives de la nature ; ce qui distingue le système du chevalier Barberin, analogue à celui de l'ancienne école spiritualiste*. »

* On sait que Mesmer fut, pour ainsi dire, le créateur du magnétisme. Son système suppose un fluide universel en circulation constante dans tous les êtres organisés. Il crut y reconnaître des rapports sensibles avec le fluide magnétique proprement dit, et cette opinion servit de base à sa théorie des pôles et des divers courants que n'a pas justifiée l'expérience après lui. Ses expériences étaient, en outre, compliquées de formalités reconnues depuis superflues, et d'appareils mécaniques dont l'influence a été aussi contestée. Il croyait du reste

que les cures qu'il opérait n'étaient dues qu'aux crises ou convulsions nerveuses déterminées chez les malades ; mais cette fausse interprétation des résultats de sa découverte ne devait pas subsister longtemps. Les observations de nouveaux magnétiseurs firent reconnaître qu'il suffisait du sommeil produit par les passes pour opérer dans l'organisme des modifications efficaces et salutaires. Le chevalier Barberin, ou Barbarin, quoique élève de Mesmer, alla plus loin. Il prétendit que toute l'action du magnétisme dépendait de la foi et de la volonté. Il poussa jusqu'à ses dernières conséquences cette théorie spiritualiste, et s'en servit pour expliquer tous les miracles mentionnés dans l'Évangile. « Veuillez le bien, allez, et guérissez ! » Telle était la devise qu'il avait adoptée en conséquence de ses principes, qui ne tendaient, selon lui, qu'à soulager le prochain par le sentiment actif d'une charité exaltée. Ce fut surtout en Allemagne que ses idées trouvèrent des partisans. Mais elles furent beaucoup modifiées par les sectateurs du magnétisme en France, où le comte Maxime de Puységur, dont le frère observa le premier le phénomène du somnambulisme factice, fut le chef d'une nouvelle école, qui, tout en reconnaissant la puissance supérieure de l'esprit, admet les procédés pratiques qui formaient l'élément du mesmérisme.

Hoffmann, que devait séduire une science tellement imprégnée d'imagination, et qui touche aux limites du monde invisible, a gardé pourtant, à son égard, un scepticisme qu'il intéresse de constater. Le magnétisme sert de pivot et d'élément à cinq ou six de ses contes ; mais nulle part il ne manifeste aussi nettement que dans celui-ci les doutes que lui inspiraient les doctrines fondées sur d'aussi étranges phénomènes. L'histoire de Théobald semble être une application des arguments de leurs défenseurs, même en faveur de leur emploi dans l'ordre intellectuel et moral. Mais le héros principal est un type odieux dont on ne reprochera pas à l'auteur d'avoir atténué la perversité, pour dissimuler le danger des spéculations chimériques et immorales dont il abuse.

Malgré la couleur métaphysique de ce conte dont la lecture exige une attention scrupuleuse, et sa facture même un peu abstraite, comme le sujet, il y règne jusqu'à la dernière ligne un intérêt puissant, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la délicatesse et de la grâce dans les détails, surtout dans l'histoire de Théobald, ou de la profondeur des aperçus dans les lettres d'Alban et de Maria. Nous n'avons pas voulu d'ailleurs qu'on imputât à l'extrême difficulté de sa traduction, l'omission dont nous pouvions le laisser l'objet à l'exemple des premiers éditeurs d'Hoffmann. NdT.

À peine Ottmar eut-il prononcé le mot de magnétisme, que la figure de Bickert eut une contraction nerveuse d'abord imperceptible, ensuite plus marquée, et qui envahit enfin crescendo tous les muscles, de sorte que, une grimace des plus bouffonnes se dessinant en manière de fortissimo sur sa physionomie, le baron, placé en face de lui. était près de partir d'un éclat de rire, lorsque Bickert se leva, faisant mine de vouloir prendre la parole. Ottmar s'empressa de lui présenter un verre de punch, que le peintre avala avec une pantomime ironique, et Ottmar poursuivit ainsi son récit :

« Alban avait été d'abord adonné de corps et d'âme au Mesmérisme, et cela, pendant que la doctrine du magnétisme se propageait, sans aucun retentissement encore, de côté et d'autre. Il était même partisan des crises violentes que Théobald rejetait avec horreur. Par suite de discussions variées, résultat des opinions différentes des deux amis sur cette matière, Alban, qui ne pouvait nier l'évidence de plusieurs expériences faites par Théobald, et qui cédait involontairement aux séduisantes hypothèses de celui-ci sur l'influence purement psychique, se convertit peu à peu au magnétisme rationnel, et devint enfin un sectateur décidé de la nouvelle école, qui réunit les deux méthodes, à l'instar de celle de Puységur ; mais Théobald, ordinairement si complaisant à se soumettre aux convictions étrangéres, ne se départit pas le moins du monde de son système, et persista opiniâtrement à rejeter toute médecine physique comme superflue.

« Toute l'ambition de Théobald, – il voulait par conséquent y consacrer sa vie, – tendait à approfondir autant que possible les mystérieux phénomènes de l'influence psychique, et à devenir, par son application infatigable, et par une complète indépendance d'idées, un digne élève de la seule nature. Dans cette vue, la vie contemplative à laquelle il se dévouait, devait, comme une espèce de sacerdoce, le sanctifier par une série d'initiations de plus en plus élevées, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de pénétrer dans le sanctuaire intime du grand temple d'Isis ! – Alban, qui avait une confiance sans bornes dans les dispositions naturelles de son ami, l'encouragea dans son projet ; et lorsqu'enfin Théobald, reçu docteur, prit congé de lui pour retourner dans sa ville natale, le dernier mot d'Alban fut qu'il eût à rester fidèle à ce qu'il avait entrepris.

« Peu de temps après, Alban reçut de Théobald une lettre dont le style désordonné témoignait du désespoir, du bouleversement intérieur qui s'étaient emparé de lui. Le bonheur de sa vie, écrivait-il, était à jamais détruit ; il ne lui restait plus qu'à partir pour la guerre, puisque c'était là qu'était allée la jeune fiancée qu'il chérissait en délaissant sa paisible demeure ; et la mort seule pouvait le délivrer des tourments affreux qu'il endurait. – Alban ne prit ni repos ni trêve ; il partit sur le champ pour se rendre près de son ami, et, après bien des efforts perdus, il parvint enfin à rendre à son esprit un certain degré de tranquillité.

« La mère de la jeune fille aimée de Théobald apprit à Alban que, durant le séjour passager d'un corps de troupes étrangères, un officier italien avait été logé chez eux. Il devint, au premier aspect, éperdument amoureux de sa fille, et lui fit la cour avec cet excès d'ardeur qui caractérise sa nation. Il était doué en outre de tous les agréments qui captivent le cœur des femmes, de sorte qu'il éveilla en peu de jours dans le cœur de la jeune fille une passion telle, que le pauvre Théobald fut complètement oublié, et qu'elle ne vivait et ne respirait plus que pour l'officier italien. Mais il fut obligé de suivre l'armée : dès lors un trouble funeste s'empara de la pauvre jeune fille, qui, ayant sans cesse devant elle l'image de son bien-aimé, croyait le voir couvert de blessures dans d'horribles combats, renversé à terre et mourant son nom sur les lèvres, de telle sorte qu'un véritable dérangement de sa raison l'empêcha de reconnaître le malheureux Théobald, qui arrivait tout joyeux de l'espoir d'embrasser enfin son épouse chérie.

« Dès qu'Alban fut parvenu à rappeler Théobald à la vie, il lui confia le moyen infaillible qu'il avait conçu pour lui rendre le cœur de sa bien-aimée, et Théobald trouva le conseil d'Alban tellement conforme à sa conviction intime, qu'il ne douta pas un seul instant de son heureux succès. Il suivit donc aveuglément tout ce que son ami lui prescrivit dans son intérêt...

« Je sais, Bickert, dit Ottmar en s'interrompant, ce que tu voudrais bien dire ; je compatis à ta peine, et rien n'est plus amusant que le désespoir comique avec lequel tu saisis le verre de punch que t'offre Maria si gracieusement. Mais tais-toi, je t'en prie ! ton sourire aigre-doux est la meilleure des réflexions, et vaut mieux que toutes les phrases que tu pourrais imaginer, qui ne feraient que gâter l’effet de mon récit. Ce que j’ai à vous dire, du reste, est si admirable et si touchant, que la contagion du plus puissant intérêt te gagnera toi-même malgré toi. Ainsi, fais attention ; et vous, mon bon père, vous verrez que je tiens rigoureusement ma parole. »

Le baron ne répondit que par un : hum ! hum ! significatif. Maria regardait Ottmar en face les yeux grandement ouverts, et sa charmante petite tête appuyée sur sa main, de sorte que ses blonds cheveux ondoyaient sur son bras en boucles abondantes.

Ottmar reprit : « Si les journées de la jeune fille étaient agitées et orageuses, ses nuits étaient tout à fait terribles. Toutes les apparitions funestes dont elle était tourmentée, prenaient un caractère plus décidé, plus effrayant. Elle appelait d’une voix déchirante son bien-aimé, et elle semblait, au milieu de mille sanglots étouffés, exhaler elle-même son âme auprès de son cadavre sanglant.

« À l’heure de la nuit où ces crises terribles étaient les plus intenses, Théobald se fit conduire près du lit de la jeune fille par sa mère. Là il s’asseyait, et dirigeait sa pensée sur elle avec toute l’énergie de la volonté, en la regardant d’un œil fixe et infatigable. Quand elle eut subi plusieurs fois cette épreuve, l’impression de ses rêves parut devenir plus faible, car le ton de voix passionné avec lequel elle prononçait auparavant le nom de l’officier, n’avait plus cette expression qui pénétrait au fond du cœur, et de profonds soupirs venaient soulager fréquemment sa poitrine oppressée. Théobald ensuite portant sa main sur la sienne, l’appela doucement, tout doucement par son nom. L’effet ne se fit pas attendre : elle répéta encore le nom de l'officier, mais avec une hésitation marquée ; il semblait qu'elle cherchât à se rappeler chaque syllable, chaque lettre, comme si une pensée étrangère fût venue traverser sa première illusion. Bientôt après elle ne dit plus rien : il semblait seulement, au mouvement de ses lèvres, qu'elle voulait parler, mais qu'elle en était empêchée par une certaine impression extérieure.

« Cela s'était déjà répété plusieurs nuits de suite. Alors Théobald commença, en tenant une de ses mains serrée dans la sienne, à parler à voix basse et par phrases interrompues. C'étaient des allusions au temps lointain de leur enfance. Tantôt il parcourait, en sautant, avec Augusta (ce n'est qu'à présent que le nom de la jeune fille me revient à la mémoire), le spacieux jardin de l'oncle, et cueillait pour elle les plus belles cerises, en montant au haut des arbres ; car il s'arrangeait toujours pour lui réserver les meilleures choses, à l'exclusion des autres enfants. Tantôt c'était l'oncle lui-même qu'il obsédait des plus pressantes prières, jusqu'à ce qu'il obtint le grand et beau livre d'images, plein des costumes de tous les peuples. Alors les deux enfants, agenouillés ensemble sur un fauteuil, penchés sur la table, feuilletaient le volume. Il y avait à chaque page un homme et une femme représentés au milieu d'un site de leur patrie, et c'étaient toujours Théobald et Augusta. Ils désiraient être ainsi seuls dans les mêmes contrées étrangères, vêtus de ces costumes extraordinaires, et pouvoir jouer avec les belles fleurs et les belles plantes. – Quel fut l'étonnement de la mère d'Augusta, lorsqu'une nuit celle-ci se mit à parler en entrant tout à fait dans les idées de Théobald ; elle aussi était redevenue la jeune fille de sept ans, et ils continuaient alors tous deux, d’un commun accord, leurs jeux imaginaires.

« Bien plus, Augusta rappela d’elle-même les circonstances les plus caractéristiques de leurs années d’enfance. – Elle était naturellement très violente, et se révoltait souvent avec emportement contre sa sœur aînée, qui, du reste,vraiment méchante par caractère, se plaisait à la tourmenter gratuitement, ce qui occasionnait entre elles mainte scène tragi-comique.

« Ainsi une fois, les trois enfants étaient assis ensemble, durant une soirée d’hiver, et la sœur aînée, de plus mauvaise humeur que jamais, taquinait la petite Augusta avec tant d’obstination que celle-ci pleurait de colère et de chagrin. Théobald s’occupait, suivant son habitude, à dessiner toutes sortes de figures, qu’il savait ensuite expliquer assez sensément. Afin d’y mieux voir, il voulut moucher la chandelle, mais par mégarde il l’éteignit. Alors Augusta de profiter de la circonstance, et d’appliquer à sa sœur aînée, en revanche de ses injustes caprices, un solide soufflet. L’enfant court aussitôt, en pleurant et en criant, auprès de son père, l’oncle de Théobald, et dénonce celui-ci comme l’ayant frappée après avoir éteint la chandelle. L’oncle accourt et reproche à Théobald son odieuse méchanceté. Celui-ci, quoiqu’il connût bien la coupable, n’opposa aucune dénégation. Augusta se sentit secrètement déchirée de douleur, lorsqu’elle entendit accuser Théobald d’avoir éteint la chandelle exprès avant de frapper, pour pouvoir rejeter le délit sur son compte ; mais plus elle se désolait, plus l’oncle s’efforçait de la rassurer, en lui disant que le vrai coupable était découvert, et toute la ruse du méchant Théobald déjouée.

« Enfin, lorsque l’oncle se mit en devoir de procéder au dur châtiment, son cœur se brisa, elle parla, elle avoua tout. Mais l'oncle ne prit cet aveu que pour l'effet de l'extrême attachement de la jeune fille pour son cousin, et toutefois la présomption de l'entêtement de Théobald, qui, plein d'un véritable héroïsme, se trouvait heureux en ce moment de souffrir pour Augusta, lui valut une cruelle et sanglante correction.

« Le désespoir d'Augusta fut sans bornes. Toute la violence de son caractère, toutes ses manières impérieuses avaient disparu. Le généreux Théobald devint pour elle un maître absolu, auquel elle se dévoua de son plein gré. Il pouvait disposer suivant son caprice de ses joujoux, de ses plus belles poupées ; et tandis qu'autrefois il était obligé d'acheter le simple droit de rester auprès d'elle, en allant récolter des feuilles et des fleurs pour sa dînette, c'était elle maintenant qui se trouvait trop heureuse de le suivre à travers les broussailles, où il galopait sur son vaillant cheval de bois*. Mais autant était devenu passionné l'attachement d'Augusta pour Théobald, autant il semblait que l'injuste traitement qu'il avait subi pour elle eût enflammé le cœur de celui-ci, et son affection pouvait presque se comparer à l'amour le plus ardent.

* Il est ici question d'un jouet d'enfant qui diffère des chevaux de bois généralement connus en France, et qui sont, comme on sait, réduits à l'immobilité. Celui-ci consiste simplement en un long bâton termine par une tête de cheval, avec une bride ; il y en a où sont adaptées des roulettes, et l'on comprend comment l'enfant est libre de galoper sur une pareille monture.

« L'oncle remarqua ce double changement ; mais ce ne fut que plusieurs années après, lorsqu'il apprit, à sa grande surprise, la vérité de ce qui s'était passé, qu'il vit clairement à quel point les deux enfants avaient ressenti l'un pour l'autre un véritable et profond amour ; et il approuva alors de grand cœur leur engagement mutuel de rester étroitement unis toute leur vie.

« Cet événement dramatique de leur enfance devait servir une seconde fois à réunir l'heureux couple. – Augusta commença la représentation de cette scène au moment où son père arrivait plein de colère, et Théobald, de son côté, ne manqua pas de jouer adroitement son rôle. Jusqu'alors Augusta se montrait dans le jour silencieuse et chagrine. Mais le matin qui suivit cette nuit-là, elle fit à sa mère la confidence inattendue que depuis quelque temps elle rêvait vivement de Théobald, et qu'elle s'étonnait qu'il ne revint pas, ou du moins n'écrivit pas. Son désir de le revoir s'accrut chaque jour davantage, et alors Théobald n'hésita pas plus longtemps à paraître devant Augusta, comme s'il fût arrivé immédiatement ; car il avait évité soigneusement de se montrer depuis le jour où elle ne l'avait pas reconnu.

Augusta l'accueillit avec les transports de l'amour le plus vif. Bientôt après elle avoua, en répandant un torrent de larmes, qu'elle lui avait été infidèle, et comment un étranger était parvenu, sans qu'elle sut comment, à le chasser de son souvenir, et à la faire pour ainsi dire renoncer à sa propre nature, sous l'influence irrésistible d'une puissance inconnue. Mais l'image consolante de Théobald qui était venue remplir ses rêves avait conjuré les esprits malfaisants de qui elle était captive. Maintenant elle était forcée de convenir qu'elle ne pouvait même plus se retracer en souvenir la physionomie de l'étranger ; et Théobald seul, disait-elle, était vivant dans son cœur. – Alban et Théobald étaient fermement convaincus que la véritable folie qui avait troublé l'esprit d'Augusta était complètement dissipée, et rien ne s'opposait plus à l'union... »

Ottmar n'avait plus que deux mots à dire pour conclure sa narration, lorsque Maria, jetant un cri étouffé, tomba évanouie de son siège dans les bras de Bickert, qui s'était promptement élancé. Le baron se leva saisi d'effroi, Ottmar courut aider Bickert, et tous deux portèrent Maria sur le sopha. Elle était raide et pâle comme un cadavre : toute trace de vie avait disparu de son visage, convulsivement crispé. « Elle est morte ! elle est morte ! s'écria le baron. – Non, dit Ottmar, c'est impossible ! il faut qu'elle vive : Alban viendra à notre secours.

— Alban ! Alban peut-il donc ressusciter les morts ! » s'écria Bickert. – À l'instant, la porte s'ouvrit et Alban entra. Avec sa démarche composée et solennelle, il s'approcha silencieusement de la jeune fille évanouie. Le baron le regardait en face d'un œil ardent de colère. Personne ne pouvait parler. Alban semblait ne voir que Maria : il fixa son regard sur elle : « Maria ! qu'avez-vous ? » dit-il d'un ton imposant. Une légère contraction agita ses nerfs. Alors il saisit sa main, et, sans cesser de la regarder, il dit : « Pourquoi cette épouvante, messieurs ? Les battements du pouls sont faibles, mais réguliers. – Je trouve cette chambre pleine de vapeur : il faut ouvrir une fenêtre. Maria se remettra aussitôt de cette attaque de nerfs insignifiante et nullement dangereuse. » Bickert fit ce qu'il demandait, Maria alors ouvrit les yeux, et son regard tomba sur Alban. « Laisse-moi, homme effroyable ! je veux mourir au moins sans tourments, » murmura-t-elle avec des sons confus. Et cachant, pour échapper au regard d'Alban, son visage dans les coussins du sopha, elle tomba dans un profond sommeil, comme le témoignaient ses lourdes aspirations.

Un sourire singulier, presque effrayant, passa sur les lèvres d'Alban. Le baron quitta impétueusement sa place ; il paraissait prêt à se livrer à une sortie violente. Alban le regarda fixement, et d'un ton à moitié sérieux, où perçait évidemment une certaine ironie, il dit : « Soyez tranquille, monsieur le baron ! la petite est un peu impatiente : mais quand elle se réveillera de ce sommeil bienfaisant, ce qui aura lieu sans faute demain matin à six heures, qu'on lui donne douze de ces gouttes, et il ne sera plus question de rien. » – Il présenta à Ottmar le petit flacon qu'il avait tiré de sa poche, et quitta la chambre à pas lents.

« Voilà bien le docteur aux miracles ! » s'écria Bickert, lorsqu'on eut emporté Maria endormie dans sa chambre, et qu'Ottmar se fut retiré, – « le regard profond et extatique de l'illuminé, les manières emphatiques, la prédiction prophétique, le petit flacon d'élixir miraculeux. – Je regardais, pour voir s'il n'allait pas à mes yeux s'évaporer dans l'air, comme Swedenborg, ou du moins sortir, comme Beireis, avec son frac subitement changé de noir en rouge[*].

---

[*] Emanuel Swedberg, anobli sous le nom Swedenborg, naquit à Stockolm en 1688. Après avoir consacré plus de la moitié de sa vie à l'étude et à la pratique des sciences naturelles et mathématiques, qui lui valurent autant de réputation que de richesses et d'honneurs, il se crut appelé par Dieu même à un apostolat spirituel, ayant pour but la fondation d'une nouvelle théosophie. Dans les nombreux ouvrages où il a développé ses singulières doctrines, il rend compte de ses visions, de ses entretiens avec Dieu et les anges. Il a prétendu expliquer toutes les merveilles du monde

spirituel, la nature des intelligences, la vie future, l'organisation du ciel, de l'enfer, etc. – Son mysticisme trouva de nombreux partisans dans toute l'Europe, et de nos jours encore, il existe une secte régulière de Swedenborgistes, exerçant un culte toléré publiquement en Suède, en Angleterre et aux États-Unis. Cette doctrine compte surtout de nombreux adhérents dans la partie méridionale de l'Afrique, au centre de laquelle un point de leur croyance suppose l'existence matérielle d'une Jérusalem nouvelle, complètement organisée. – En 1787, il se forma à Stockolm une société exégétique, qui prétendit rattacher aux dogmes de Swedenborg la théorie du magnétisme animal. On trouve aussi dans ses ouvrages quelques idées relatives au système crânologique.

Godefroy Christophe Beireis, né à Mulhausen, mort, en 1809, à l'âge de quatre-vingts ans, était professeur de chimie et de médecine à l'université de Helmstædt. C'était un homme fort savant, et doué d'un excellent caractère. Il s'était formé plusieurs magnifiques collections d'objets d'art, de science et de curiosité, qui auraient suffi pour illustrer sa mémoire, à défaut de la célébrité qu'il acquit en Allemagne par la singularité de sa vie et le mystérieux qu'il cherchait à répandre sur toutes ses actions. Il assurait avoir trouvé le secret de faire de l'or, et racontait naïvement l'histoire de ses voyages à Paris, à Rome, etc., bien que, de notoriété publique, il n'eût jamais quitté les provinces germaniques. Il n'a laissé aucun ouvrage digne d'intérêt.

Quant au fameux Cagliostro, cité plus bas, né, dit-on, à Palerme, au milieu du XVIII^e^ siècle, les traditions les plus contradictoires circulent encore sur sa véritable origine, ses prétendus talents, et ses friponneries contestées ; il passa sa vie à courir l'Europe, jouant partout, avec un rare succès, le rôle d'un thaumaturge inspiré, d'un prophète et d'un opérateur infaillible. Impliqué dans le célèbre procès du collier, il fut mis à la Bastille, et exilé ensuite par l'arrêt qui le déchargeait de l'accusation de complicité. Trois ans plus tard, l'inquisition de Rome le fit arrêter comme propagateur sacrilège de la franc-maçonnerie, et sa condamnation à mort fut commuée en une réclusion perpétuelle. On croit qu'il mourut en 1795. NdT.

— Bickert ! » interrompit le baron, qui avait vu emporter Maria sans bouger de son fauteuil, muet et consterné, « Bickert ! qu'est devenue notre joyeuse soirée ? Mais j'avais pressenti intérieurement que quelque malheur viendrait me frapper aujourd'hui, j'avais deviné qu'un accident fatal ramènerait Alban parmi nous. Et précisément au moment où Ottmar le citait, il a paru, semblable au génie familier qui veille constamment. Dis-moi, Bickert ! n'est-ce pas par cette porte qu'il est entré ?

— Certainement, répliqua Bickert ; et ce n'est qu'à présent que j'y prends garde. Comme un autre Cagliostro, il nous a fait là un petit tour de passe-passe, que notre inquiétude et notre anxiété nous ont empêché de remarquer. L'unique porte du vestibule, là-bas, je l'ai fermée en dedans moi-même, et en voici la clef : – je peux m'être trompé, cependant, et l'avoir laissée ouverte. » Bickert alla visiter la porte, et s'écria en riant à son retour : « Le Cagliostro est complet : la porte est exactement fermée, comme je le disais.

— Hum ! dit le baron, le docteur aux miracles commence à se transformer en un vulgaire escamoteur. – J'en suis fâché, répartit Bickert, Alban a la réputation d'un habile médecin, et, à vrai dire, lorsque notre Maria, autrefois si bien portante, tomba malade de ces scélérats de maux de nerfs, et que tous les moyens curatifs eurent échoué, Alban la guérit en peu de semaines par l'application du magnétisme. – Tu t'es décidé bien difficilement à le permettre, et seulement après les instances réitérées d'Ottmar, en voyant, hélas ! se flétrir de plus en plus cette fleur magnifique, qui levait auparavant vers le soleil une tête si libre et si joyeuse...

Crois-tu que j'aie bien fait de céder aux prières d'Ottmar ? demanda le baron.

— À cette époque, assurément, répondit Bickert ; mais le séjour prolongé d'Alban chez toi ne me flatte pas précisément ; et quant au magnétisme...

— Tu le rejettes absolument ? dit le baron. – Point du tout, répliqua Bickert. Je n'aurais pas même besoin, pour y croire, de maints phénomènes produits par lui, et dont j'ai été témoin. Oui, je ne le sens que trop, en lui résident les secrets de l'enchaînement et des merveilleuses corrélations de la vie organique. Mais toute notre science là-dessus reste une besogne à faire ; et l'homme dût-il acquérir un jour l'entière possession de cet intime secret de la nature, je verrais dans celle-ci une mère qui aurait perdu par mégarde un instrument tranchant qui lui servait à façonner mille objets charmants pour le plaisir et la récréation de ses enfants, et dans nous-mêmes, les enfants qui, venant à trouver l'instrument dangereux, se blesseraient à coup sûr, en voulant indiscrètement imiter leur mère dans la confection des mêmes ouvrages.

— Tu viens d'exprimer avec une admirable justesse le fond de ma pensée, dit le baron ; mais quant à ce qui regarde particulièrement Alban, j'éprouve un embarras extrême pour m'expliquer et accorder entre eux tous les sentiments singuliers que me fait éprouver son voisinage. Parfois, je crois être parfaitement éclairé sur son compte ; l'abus de sa science profonde l'a fait tomber dans de folles rêveries ; mais son zèle, ses succès lui concilient justement l'estime. – Mais ce n'est qu'en son absence qu'il m'apparaît ainsi ; s'approche-t-il de moi, cette image s'évanouit aussitôt, et je suis frappé de terreur en discernant dans ce caractère vingt traits difformes pris isolément, sans pouvoir cependant en former un tout analogue. Lorsque Oltmar, il y a plusieurs mois, l'amena ici comme son ami le plus intime, il me sembla que je l'avais déjà vu quelque part. Ses manières délicates, sa conduite réservée me complurent ; mais, en général, sa société n'avait pas de charme pour moi. Bientôt après, et cela m'a plus d'une fois frappé grièvement au cœur, Maria, immédiatement après l'apparition d'Alban auprès d'elle, Maria, comme tu le sais, fut atteinte de cette singulière maladie. Je dois l'avouer, Alban, dès que je me déterminai à le consulter, entreprit sa guérison avec un zèle incomparable ; il y mit un dévouement. une constance, une abnégation qui devaient lui mériter, grâce à la réussite la plus complète, une affection et une reconnaissance sans bornes. J'aurais voulu le couvrir d'or !... eh bien le moindre mot de remerciement me coûtait à lui adresser ; sa méthode magnétique m'inspirait d'autant plus d'horreur, qu'elle était couronnée d'un plus grand succès ; Alban me devint enfin lui-même plus odieux de jour en jour, et il me semblait que, dussé-je moi-même lui devoir mon salut dans un imminent danger, cela ne lui ferait rien gagner dans mon esprit prévenu. Et pourtant son air solennel, ses discours mystiques, même son charlatanisme, lorsqu'il magnétise, par exemple, les tilleuls, les ormes, et quels autres arbres encore ? lorsque, les bras tendus vers le Nord, il prétend attirer en lui une force nouvelle émanée du principe universel, tout cela me remue d'une certaine manière, malgré le mépris que je ressens au fond du cœur pour de pareilles manœuvres. Mais, Bickert ! écoute bien : la circonstance la plus étrange est que depuis qu'Alban est ici, je me vois plus souvent que jamais ramené à penser à mon major danois, dont je vous ai tout à l'heure raconté l'histoire. Ce soir même, ce soir, lorsqu'il me parla avec ce sourire sardonique et vraiment infernal, en fixant sur moi ses grands yeux noirs comme des charbons, le major en personne était devant moi ; oui, c'est une ressemblance frappante !

— Eh parbleu ! s'écria Bickert, voilà toute l'explication de tes étranges mouvements à son sujet. Ce n'est pas Alban, c'est le major danois qui t'inquiète et t'obsède. Le brave docteur porte la peine de son nez recourbé et de ses yeux noirs rayonnants. Tranquillise-toi tout à fait et chasse les sombres idées qui t'agitent. Alban peut être un visionnaire, mais assurément il veut le bien et il le pratique ; passons-lui donc ses charlataneries, qu'il les garde comme un jouet innocent, et accordons-lui notre estime à titre de médecin habile et clairvoyant. »

Le baron se leva et dit en prenant les mains de Bickert : « Franz, ce que tu viens de dire est contraire à ta conviction intime : c'est un palliatif que tu emploies pour calmer mes craintes et mon inquiétude ; mais... je le sens amèrement au fond de mon âme, Alban est mon mauvais démon ! – Franz ! je t'en supplie ! je réclame ton attention, ta prévoyance, tes conseils, ton appui, si quelque accident venait à ébranler, à compromettre mon vieil édifice de famille ! – Tu me comprends : il suffit. »

Les deux amis s'embrassèrent, et minuit était sonné depuis longtemps lorsque chacun eut regagné sa chambre pensif et l'esprit inquiet. – À six heures précises, Maria se réveilla, comme Alban l'avait prédit. On lui donna douze gouttes du petit flacon, et deux heures après, elle parut, enjouée et florissante, dans le salon de réunion, où son père, Ottmar et Bickert l'accueillirent pleins de joie. Alban s'était enfermé dans sa chambre, et fit dire qu'une correspondance pressante l'y retiendrait toute la journée.

* * *

Lettre de Maria à Adelgonde

Te voilà donc délivrée des périls et des soucis de cette vilaine guerre, et tu as enfin trouvé un asile sûr. Non ! je ne puis te dire, chère et tendre amie, ce que j'ai ressenti lorsqu'après un si long intervalle, j'ai revu tes charmants petits caractères. J'ai failli, dans l'excès de mon impatience, déchirer cette lettre si chère et trop solidement cachetée. D'abord, j'ai lu et relu, sans savoir pour cela davantage ce que tu me disais, jusqu'à ce qu'enfin devenue plus tranquille, j'ai appris avec ravissement que ton frère chéri, mon bien-aimé Hypolite, se porte bien, et que je le reverrai bientôt. Ainsi, aucune de mes lettres ne t'est parvenue ? Ah ! chère Adelgonde ! ton amie a été bien malade, très malade, mais à présent il n'en est plus question, quoique mon mal fût tellement incompréhensible, même pour moi, qu'à présent encore je frémis en y pensant ; et cette émotion, disent mon frère et le médecin, est encore un symptôme de maladie qui doit être radicalement détruit.

N'exige pas que je te dise ce que j'ai eu par le fait : je ne le sais pas moi-même. Nulle douleur, nulle souffrance qui puisse se désigner par un nom connu ; et cependant j'avais absolument perdu et ma gaîté et mon repos. – Je voyais tout sous un autre aspect. Des mots dits à haute voix, des pas légers me perçaient la tête comme des aiguillons. Parfois, autour de moi, mille objets inanimés prenaient une voix, un accent, et, dans des langues merveilleuses, m'agaçaient jusqu'à la plus extrême impatience. Les fantaisies les plus bizarres venaient m'arracher à la vie réelle. Croirais-tu bien, ma bonne Adelgonde, que les folles histoires de féerie de L'oiseau vert, du prince Fakardin, de la princesse de Trébisonde, et que sais-je encore, comme la tante Klara savait si bien nous les raconter, se revêtirent pour moi d'un caractère de réalité vraiment effrayant ; car c'était moi-même qui subissais les transformations dont le méchant magicien me rendait victime.

Oui, c'est bien ridicule à dire à quel point ces sottises agissaient sur moi, et d'une manière si pernicieuse, que je devins de jour en jour plus faible et plus languissante. Tantôt je m'affligeais mortellement pour un rien, une bagatelle ; tantôt je me réjouissais jusqu'à l'extravagance pour quelque pareille niaiserie. Et mes forces vitales se consumaient ainsi dans les violents accès d'une volonté inconnue qui absorbait tout mon être. Certains objets qui auparavant m'étaient tout à fait indifférents, non seulement me frappaient avec vivacité, mais me faisaient éprouver même d'indicibles tourments. C'est ainsi que j'avais conçu une telle horreur des lys, que je m'évanouissais à l'aspect de leurs fleurs, fussent-elles à une distance considérable ; car je voyais s'élancer de leurs blancs calices des petits basilics luisants, et qui dardaient leurs langues aiguës contre moi.

Mais comment, chère Adelgonde, te donner une idée même imparfaite de cet état singulier, auquel je ne pourrais pas donner le nom de maladie, s'il ne m'avait affaiblie progressivement au point que j'entrevoyais à la fin ma mort comme imminente. – Maintenant je veux te confier quelque chose de particulier : c'est ce qui a rapport à ma guérison. Je la dois à un excellent homme qu'Ottmar avait déjà introduit dans la maison, et qui, parmi tous les fameux et habiles médecins de la Résidence, est assurément le seul en possession du secret de guérir promptement et infailliblement une aussi étrange maladie que la mienne.

Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que dans mes rêves et mes visions habituels je voyais constamment apparaître un bel homme, grave, qui, malgré sa jeunesse, m'inspirait une vénération profonde, et qui, sous divers costumes, mais toujours avec une robe traînante et une couronne de diamants sur la tête, jouait, dans le monde imaginaire de mes contes magiques, le rôle du roi romantique des esprits. Une liaison intime et tendre devait exister entre nous, car il me témoignait une affection extrême, en retour de laquelle j'aurais donné ma vie. Tantôt il me faisait l'effet du sage roi Salomon, et d'autres fois, par une aberration inconcevable, je pensais malgré moi au Sarastro de *la Flûte enchantée**, que j'ai vu représenter dans la capitale.

* Célèbre opéra de Mozart, imité, en France, sous le titre *Les Mystères d'Isis*.

Hélas ! chère Adelgonde, juge de mon effroi lorsqu'au premier abord je reconnus dans Alban le roi romantique de mes rêves. – Alban est en effet ce médecin extraordinaire que bien antérieurement Ottmar avait amené une fois de la Résidence comme son ami de cœur, et qui néanmoins, pendant ce court séjour, avait si peu provoqué mon attention que je ne pouvais même pas ensuite me rappeler ses traits. Mais lorsqu'il revint, appelé pour me donner ses soins, il me fut impossible de définir l'étrange sensation dont son aspect me pénétra. Alban ayant en général dans sa physionomie, dans toutes ses manières une certaine dignité, je dirais presque quelque chose d'impératif qui l'élève au-dessus de son entourage, il me sembla, dès qu'il eut fixé sur moi son regard sérieux et perçant, que je devais me soumettre sans restriction à tout ce qu'il prescrivait, comme s'il lui suffisait de vouloir bien positivement ma guérison pour l'opérer.

Ottmar disait qu'on allait me traiter par le magnétisme, et qu'au moyen de certains procédés Alban devait me mettre dans un état d'exaltation et de sommeil factice, grâce auquel je concevrais moi-même exactement le caractère de ma maladie, et je préciserais la manière de me rétablir. Tu ne saurais croire, chère Adelgonde, quel sentiment extrême d'inquiétude, de crainte, d'épouvante m'agitait à la pensée de cette existence sans conscience, et pourtant supérieure à la vie réelle. Cependant, je ne le sentais que trop clairement, j'aurais fait de vains efforts pour me soustraire à ce qu'Alban avait résolu.

Les moyens en question furent employés, et, en dépit de ma répugnance, de mes craintes, je n'en ai éprouvé que des effets salutaires. Mes couleurs, mon enjouement sont revenus, et au lieu de cette tension névralgique effrayante, pendant laquelle la chose la plus indifférente devenait souvent pour moi un supplice, je me trouve dans un état passablement tranquille. Ces folles visions de mes rêves ont disparu, et le sommeil me restaure ; ou les images bizarres qui m'apparaissent en dormant me récréent au lieu de me tourmenter. Pense un peu, chère Adelgonde : je rêve souvent maintenant, par exemple, que je puis, les yeux fermés, comme si un sens nouveau m’était donné, reconnaître les couleurs, distinguer les métaux, lire, etc., dès qu’Alban me le demande ; souvent même il m’ordonne d’examiner mon intérieur et de lui dire tout ce que j’y vois, ce que je fais aussitôt avec la plus grande précision.

Parfois je suis contrainte d’arrêter exclusivement ma pensée sur Alban lui-même. Je le vois devant moi et je tombe insensiblement dans un état de rêverie, où, perdant enfin la conscience de mon individualité, j’entre dans une sphère d’idées étrangères qui ont l’éclat et la pureté de l’or, et qui me pénètrent d’une animation singulière. Je reconnais que c’est Alban qui formule en moi ces divines pensées ; car il occupe alors lui-même, comme une flamme sacrée et vivifiante, le foyer de mon être qu’il dirige ; et s’il me quitte, spirituellement s’entend, l’éloignement physique est indifférent, aussitôt tout le prestige s’évanouit. Ce n’est que dans cet état de sympathie et de transsubstantiation pour ainsi dire que je jouis réellement de la vie ; et s’il dépendait de lui de rompre cette union de nos principes intelligents, mon être succomberait sans doute à l’amertume de ce sombre abandon. Oui, tandis que j’écris ces lignes, je ne le sens que trop, c’est lui seul qui m’inspire au moins les termes propres à expliquer cette mystérieuse corrélation de lui à moi.

Je ne sais, ma bonne Adelgonde, si je ne te parais pas ridicule ou peut-être atteinte d’une manie fantastique, et surtout si tu me comprends. En ce moment même, il m’a semblé que tes lèvres avaient murmuré doucement et tristement le nom d’Hypolite. – Crois bien que jamais Hypolite n'a été aimé de moi plus vivement : je le nomme bien souvent dans mes prières à Dieu : que les saints anges le préservent au milieu des batailles sanglantes de toute atteinte meurtrière ! – Mais depuis qu'Alban est mon seigneur et maître, il me semble que ce n'est que par lui que je peux aimer plus ardemment et plus profondément mon Hypolite. J'imagine avoir la puissance de m'élancer vers lui, tel que son génie protecteur, et de le couvrir de mes prières comme un séraphin de son aile, de manière à déjouer toutes les trahisons du démon du meurtre. Alban, l'homme excellent et sublime, me conduira dans ses bras comme une épouse sanctifiée par cette vie de spiritualisme ; mais l'enfant inexpérimenté peut-il se hasarder sans son maître dans les orages du monde ?

Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai reconnu tout à fait la véritable magnanimité d'Alban. – Mais croirais-tu, chère Adelgonde, que lorsque j'étais plus malade et dans mes excès d'irritation, il s'élevait souvent dans mon âme d'odieux soupçons contre mon seigneur et maître ? Ainsi je croyais avoir trahi l'amour et la fidélité, quand je voyais s'élever devant moi, même au milieu de mes prières pour mon Hypolite, la figure d'Alban irritée et menaçante de ce que je voulusse sans lui me hasarder à franchir les limites qu'il m'avait prescrites, comme un enfant mutin et indocile aux conseils de son père, qui sort du jardin paisible pour aller courir dans la forêt, où de méchantes bêtes, avides de sang, guettent leur proie, cachées derrière les buissons verdoyants et fleuris ! Ah ! Adelgonde ! que ces doutes cruels me rendirent malheureuse ! – Moque-toi bien de moi, si je te dis que j'en vins jusqu'à penser qu'Alban me tendait un piège infernal, et songeait, sous les saintes apparences d'un sauveur miraculeux, à allumer dans mon cœur un amour terrestre... Ah ! Hypolite !...

Dernièrement, nous étions familièrement réunis le soir, mon père, mon frère, le vieux Bickert et moi ; Alban, suivant son habitude, était encore engagé dans une longue promenade. Il était question des rêves, et mon père ainsi que Bickert nous avaient raconté toutes sortes d'histoires merveilleuses et récréatives. Alors Ottmar prit aussi la parole, et il raconta comment un ami d'Alban, d'après ses conseils et sous sa surveillance, était parvenu à gagner l'ardent amour d'une jeune fille, en se tenant près d'elle à son insu, durant son sommeil, et en maîtrisant en sa propre faveur, par des moyens magnétiques, la direction de ses pensées. En outre, il arriva que mon père ainsi que notre vieil ami Bickert se déclarèrent, comme ils ne l'avaient jamais fait en ma présence, les adversaires décidés du magnétisme, et en quelque sorte les accusateurs d'Alban.

Tous les doutes, tous les soupçons que j'avais conçus contre lui furent réveillés au fond de mon âme. Je supposai de nouveau qu'il se servait de manœuvres mystérieuses et diaboliques pour me faire son esclave, et qu'il m'ordonnerait alors d'oublier absolument Hypolite pour être lui seul l'objet de mes pensées et de mes sentiments. Une émotion inconnue jusqu'alors me pénétra d'une anxiété mortelle. Je voyais Alban dans sa chambre, entouré d'instruments bizarres, de vilaines plantes, de pierres, de métaux rayonnants et d'animaux hideux, décrivant des cercles dans l'air avec des mouvements convulsifs. Son visage, ordinairement si calme et si grave, affreusement contracté m'offrait l'aspect d'un larve hideux, et dans l'orbe de ses yeux agrandis et d'un rouge ardent serpentaient avec une vitesse incroyable d'immondes basilics lisses et étincelants, tels que ceux que j'avais cru voir autrefois s’élancer de la corolle des lys.

Tout à coup il me sembla qu’un torrent glacial glissait le long de mon dos : je me réveillai de mon état d’évanouissement ; Alban était devant moi. mais, ô grand Dieu ! ce n’était pas lui, non ! c’était le larve épouvantable, création fantastique de mon imagination frappée ! – Combien ne fus-je pas honteuse de moi-même le lendemain matin ! Alban était instruit de mes doutes injurieux, et son affectueuse bienveillance l’a seule empêché de me le faire sentir ; mais il savait comment je m’étais représenté sa personne, puisqu’il lit au-dedans de mon être mes pensées les plus secrètes, que ma vénération et ma soumission pour lui ne me permettent pas d’ailleurs de vouloir lui cacher.

Du reste, il attache très peu d’importance à cette crise nerveuse, et l’attribue uniquement à la vapeur du tabac turc que mon père avait fumé ce soir-là. Si tu avais pu voir de quelle prévenante sollicitude, de quels soins tout paternels m’entoura alors mon excellent maître. Ce n’est pas seulement le corps qu’il sait conserver en santé, non, c’est l’esprit surtout qu’il initie aux délices d’une vie supérieure ! –

Si ma bonne amie Adelgonde pouvait seulement être auprès de moi et jouir de la vie réellement bienheureuse que nous menons ici au sein d’une paix modeste ! Bickert est toujours le joyeux vieillard d’autrefois ; mon père et Ottmar seuls montrent parfois une disposition d’humeur singulière et un peu triste. L’uniformité de nos habitudes n’est pas faite pour plaire sans doute aux hommes lancés dans le tourbillon du monde et des affaires.

Alban nous entretient en langage pompeux des traditions et des mythes sacrés de l’Inde et de l'antique Égypte. – Souvent la préoccupation de ces étranges mystères provoque en moi, surtout sous les grands hêtres du parc, un sommeil insurmontable et vivifiant, dont je me réveille animée d'un nouveau bien-être. Je me compare à peu près dans ces occasions à Miranda, dans *la Tempête,* de Shakespeare, quand Prospero cherche en vain à la tenir éveillée pour écouter sa narration. Ce sont justement les paroles de Prospero qu'Ottmar m'adressait encore l'autre jour : « Cède à ta fatigue : tu ne peux pas faire autrement. »

Maintenant, ma chère Adelgonde, tu connais entièrement ma vie intérieure, je t'ai tout confié, et cela soulage mon cœur. Les lignes ci-jointes pour Hypolite… etc.

* * *

Fragment d'une lettre d'Alban à Théobald

.... a été dépassé. – La piété est une habitude constante des actions pieuses ; et toute action pieuse est une hypocrisie, bien qu'elle soit faite dans le but non pas tant d'abuser le prochain que de se délecter soi-même au reflet éblouissant de l'éclatante auréole d'or faux, à l'aide de laquelle on s'est improvisé Saint.

N'as-tu pas senti maintes fois, mon cher Bramine, s'élever dans ton propre sein des mouvements et des idées que tu ne pouvais concilier avec ce que tu tiens pour juste et sage, par suite de l'habitude, et sans oser sortir de l'ornière creusée par la morale surannée des nourrices ? Or, tous ces doutes contre les principes dogmatiques de ma mère l'oie, tous ces bouillants penchants qui viennent se heurter contre la digue artificielle opposée à leur torrent par les systèmes des moralistes, l'irrésistible tentation de secouer joyeusement dans l'espace les ailes rapides dont on se sent pourvu, et de s'élancer vers les régions supérieures, ce sont là, nous dit-on, autant de pièges de Satan contre lesquels ont bien soin de nous prémunir les pédants ascétiques. Nous devons, à les entendre, fermer les yeux comme des enfants crédules, pour éviter d'être aveuglés par les rayons éblouissants de la splendeur du Christ saint, qu'ils nous montrent partout dans la nature, déterminant la borne infranchissable à notre essor.

Mais tout penchant qui propose un but supérieur à l'exercice de nos facultés mentales ne saurait être illicite ; il doit au contraire, étant inséparable de la nature humaine d'où il dérive, tendre à l'accomplissement des fins de notre existence, lequel implique nécessairement le développement le plus étendu et le plus parfait possible de nos facultés physiques et intellectuelles.

Je sais, mon cher Bramine (je ne puis vraiment te qualifier autrement d'après ta manière d'envisager la vie), qu'en voilà bien assez pour te provoquer à la controverse, puisque ta conduite est basée sur l'opinion opposée à celle que je viens seulement d'indiquer. Sois persuadé toutefois que j'estime ta vie contemplative et tes efforts pour pénétrer dans les mystères de la nature par une application d'esprit de plus en plus soutenue. Mais pourquoi, bornant timidement tes désirs à jouir, dans une extase inactive, de l'aspect merveilleux de cette clef de diamant étincelante, ne pas la saisir d'une main hardie et ferme, pour t'ouvrir le mystérieux domaine sur le seuil duquel tu resteras autrement livré à un scepticisme éternel ? Tu es armé et équipé pour la lutte : pourquoi languir dans une lâche inertie ?

Toute existence est le prix d'un combat et un combat elle-même. Dans une progression relative, la victoire appartient au plus fort, et le vassal subjugué sert à augmenter la puissance du vainqueur. – Tu sais, mon cher Théobald, comment j'ai toujours envisagé ce combat par rapport à l'action des intelligences, comme j'ai hardiment soutenu que la prépondérance de l'homme favorisé de la nature même dans l'ordre mystérieux des choses spirituelles, la domination qu'il y peut exercer, contribuent à accroître ses forces et doublent son élan pour fournir une carrière plus large encore. Or, nous disposons pour ainsi dire à notre gré, nous du moins en qui résident cette énergie, cette force transcendante, de l'arme, qui nous sert à soumettre, à asservir le principe dépendant. Pourquoi donc avoir appelé magnétisme cette influence souveraine, cette action d'absorber en nous-mêmes et de maîtriser par des moyens qui nous sont personnels le principe spirituel d'un être étranger : dénomination insuffisante, ou plutôt qui ne désigne nullement, par l'idée qu'elle rappelle d'un agent purement physique, ce que nous prétendons exprimer* ?

Ce devait être un médecin précisément qui révélât au monde ce grand secret, recélé jusqu'ici dans l'ombre d'un temple invisible comme son trésor le plus précieux, et qui posât en principe que le seul but de notre science devait consister dans l'assujettissement moral d'une individualité étrangère. C'est là ce qui, aux yeux des profanes, reste enveloppé sous le voile mystérieux des apparences. Comme s'il n'était pas ridicule de croire que c'est pour guérir un mal de dents, ou une migraine, et que sais-je encore, que la nature nous a confié le talisman merveilleux, grâce

---

* Magnétisme est formé du grec μαγνης (aimant). NdT.

auquel l'homme devient roi du monde des esprits.

Non ! c'est la domination absolue sur le principe intelligent que ce talisman puissant nous assure en raison de notre habileté à le faire agir. Subjugué par sa vertu magique, l'intellect d'autrui ne doit plus exister qu'en nous et par nous, et c'est nous seuls qu'il doit alimenter et vivifier de sa substance. – Le centre commun, le focus* de toute spiritualité, c'est Dieu. Eh bien, au point où convergent le plus grand nombre de rayons en un seul faisceau flamboyant, là est plus restreinte la distance qui nous sépare du focus. – Ces rayons se distribuent inégalement : mais ils embrassent la vie organique de toute la nature, et c'est à cette émanation du principe spirituel qui se manifeste dans les animaux et les plantes mêmes que nous reconnaissons leur commune origine – La tendance vers cette domination spiritualiste est donc la tendance vers la divinité, et le sentiment de la puissance acquise élève en raison de sa force le degré du bonheur, puisque l'idée constitutive du bonheur est aussi dans le focus. Combien, du reste, tout le bavardage provoqué par cette puissance sublime dont sont doués les vrais adeptes me semble pauvre et pitoyable ! Mais il est bien constant que la consécration intérieure, qui seule amène des résultats efficaces, dépend tout entière du point de vue excentrique dont je parle.

* Focus, foyer. Dans l'acception qu'il reçoit ici, ce terme est emprunté aux démonstrations de l'optique et de la physique. NdT.

D'après tout cela, tu pourrais croire que je m'abstiens complètement dans l'application de tout intermédiaire physique ; mais il n'en est pas ainsi. C'est ici que nous tâtonnons encore dans les ténèbres, tant que l'union mystérieuse de l'esprit avec le corps ne sera pas parfaitement éclaircie par nous. Toutefois, il semble que les moyens dont nous usons ne soient entre nos mains que les insignes de la souveraine puissance, auxquels se soumettent aveuglément des vassaux inconnus.

Je ne sais moi-même, mon cher Théobald, comment j'en suis venu à te dire tant de choses sur un sujet dont je ne parle pas volontiers ; car je sens que toutes ces paroles doivent paraître dénuées de sens, si la conviction intérieure, produite par une organisation intellectuelle particulière, ne leur donne du poids et de la force. Je voulais répondre à ton reproche d'avoir cédé à l'entraînement d'un mouvement passionné, en violant ce que tu appelles les principes moraux qui te servent de guides, et je ne fais que de m'apercevoir que l'autrefois je t'ai fait part de mes relations dans la maison du baron d'une manière beaucoup trop décousue pour ne pas être mal compris. Or, j'ai pris du temps et de la peine pour me rappeler maintes circonstances de mon séjour ici ; et si mon cher Bramine, dans un moment d'exaltation exceptionnelle, veut consentir à me suivre en quelque sorte sur mon terrain, je serai facilement absous à ses yeux.

Ottmar est un de ces hommes nombreux qui, non dépourvus de raison, et même doués d'une vivacité d'esprit enthousiaste, embrassent aisément ce qu'il y a de nouveau et de progressif dans le domaine de la science ; mais là se bornent leurs prétentions, et ils n'acquièrent ainsi qu'une connaissance superficielle des choses, tout en se félicitant de la puissance de leurs facultés. Car leur esprit ne s'arrête qu'à la forme, sans même se douter des secrets de l'intérieur. Ils ont une intelligence incontestable, mais tout à fait dénuée de profondeur.

Ottmar, je te l’ai déjà dit, s’est amarré à moi ; et, voyant en lui le type d’une classe de jeunes gens extrêmement nombreuse, surtout aujourd’hui, je trouvai plaisant de me divertir à ses dépens. Il a foulé le sol de ma chambre avec la même vénération que si c’eût été le sanctuaire intime et inabordable du temple de Saïs* ; et en revanche de sa soumission passive et volontaire, digne d’un écolier régi par la férule, j’ai cru devoir le laisser disposer de quelques jouets innocents qu’il eût à montrer tout triomphant aux autres enfants, en faisant glorieusement parade devant eux de la faveur du maître.

* Ancienne ville de la Basse-Égypte, célèbre par le culte qu’on y rendait à Minerve et les initiations mystiques dont il était l’objet. NdT.

Lorsque j’eus cédé à ses prières en l’accompagnant à la terre de son père, je trouvai dans le baron un vieillard capricieux, ayant pour acolyte un vieux peintre original et fantasque, qui s’avise parfois de faire le bouffon moraliste et sentimental.

Je ne sais plus ce que je l’ai dit d’abord sur l’impression que Maria produisit sur moi ; mais je sens en ce moment combien il me sera difficile de te définir ce que j’éprouve, de manière à ce que tu puisses parfaitement me comprendre. – Du reste, je m’en rapporte à la connaissance que tu dois avoir de mon caractère, qui imprime à toutes mes idées et à toutes mes actions une tendance spiritualiste à jamais incompréhensible pour le vulgaire. Tu seras donc bien persuadé que malgré sa taille élancée, telle qu’une plante magnifique qui, dans sa croissance luxuriante, se pare de feuilles et de fleurs aussi riches que délicates, malgré des yeux bleus dirigés vers le ciel comme aspirant à saisir ce que dérobe à nos regards ce voile des nuages lointains, bref, malgré toute son angélique beauté, une jeune fille ne saurait me jeter dans la doucereuse langueur où tombe un ridicule amoroso.

Ce fut uniquement la découverte instantanée d'une secrète relation spirituelle entre Maria et moi qui me pénétra d'une sensation vraiment extraordinaire. À la volupté la plus intime se joignit l'aiguillon irritant d'une rage secrète, née de la résistance que je rencontrai dans Maria. Une force étrangère et hostile retenait son esprit captif et contrariait mon influence. Par une puissante contention d'esprit, je parvins à connaître mon ennemi, et je m'appliquai alors, dans une lutte opiniâtre, à concentrer sur moi, comme dans un miroir ardent, tous les rayons qui s'élançaient de l'âme de Maria.

Le vieux peintre m'observait avec une attention toute particulière, et paraissait se douter de l'effet produit sur moi par la jeune fille. Ce fut peut-être mon regard qui me trahit; car l'esprit est tellement contraint par le corps, que le moindre de ses mouvements, en oscillant dans les nerfs, agit en dehors et modifie les traits du visage, du moins le regard de nos yeux. – Mais combien la manière triviale dont il prit la chose eut lieu de me divertir. Il parlait à tout propos devant moi du comte Hypolite, le futur époux de Maria; et plus il développait à plaisir le programme pompeux de toutes ses vertus, plus il me donnait à rire en dedans de moi-même des affections pitoyables que les hommes embrassent avec une passion si sotte et si puérile; plus je me réjouissais d'être initié à ces unions autrement profondes nouées par la seule nature, et de posséder assez de puissance pour les vivifier et les féconder.

Absorber l'esprit de Maria en moi-même, assimiler pour ainsi dire tellement tout son être au mien que la rupture de cet enlacement intime dût causer son propre anéantissement, telle était la pensée qui, en me procurant un bonheur suprême, ne tendait qu'à accomplir les volontés préexistantes de la nature.

Cette étroite conjonction spirituelle avec la femme, qui surpasse de toute la hauteur du ciel en sentiment de béatitude, toute jouissance animale, même la plus délectable et la plus vantée, convient à un prêtre d'Isis, et tu connais d'ailleurs mon système sur ce point : je ne peux t'en dire davantage. – La femme a reçu de la nature une organisation passive dans toutes ses tendances. C'est dans l'abandon volontaire de sa personnalité, dans sa facilité, son empressement pour ainsi dire à se laisser imposer par un être étranger différent de soi la vénération et le dévouement dus à un principe supérieur, que consiste la véritable ingénuité qui caractérise la femme, et dont la conquête et l'absorption en soi procurent une volupté sans égale.

Depuis lors, malgré mon départ de la terre du baron, je restai spirituellement auprès de Maria ; et quant aux moyens dont je me servis pour me rapprocher d'elle matériellement en secret, afin d'agir plus efficacement sur sa volonté, je les passerai sous silence : ce sont des détails qui paraîtraient mesquins, quoiqu'ils dussent atteindre le but proposé. Bientôt après, par suite de mes manœuvres, Maria tomba dans un état fantastique qu'Ottmar dut naturellement considérer comme une maladie de nerfs, et, ainsi que je l'avais prévu, je revins dans la maison à titre de médecin.

Maria reconnut en moi celui qui déjà lui était souvent apparu dans ses rêves comme son souverain dans tout l'éclat de la puissance ; et ce qui n'avait été jusque-là pour elle qu'une illusion vague et confuse, vint frapper alors son esprit comme une réalité palpable. Il a suffi de mon regard, de ma ferme volonté pour la mettre dans l'état de somnambulisme, c'est-à-dire pour déterminer en elle la déchéance complète du moi, et transporter l'essence de sa vie dans la sphère supérieure du maître. Mon esprit l'accueillit donc et lui imprima l'élan nécessaire pour s'envoler de la prison matérielle qui la retenait captive. – Ce n'est plus que dans cette absolue dépendance de moi que Maria peut continuer à vivre : et elle est heureuse et tranquille. L'image d'Hypolite ne doit plus se présenter à elle que sous des contours indécis, qui bientôt s'évanouiront eux-mêmes en fumée…

Le baron et le vieux peintre me voient d'un œil méfiant ; mais j'admire encore en cela le haut degré de la puissance dont m'a doué la nature, et qui leur impose la pénible obligation de reconnaître ma supériorité tout en me résistant. – Tu sais de quelle étrange manière j'ai fait la conquête d'un trésor de connaissances secrètes. Jamais tu n'as voulu lire ce livre, et tu aurais été surpris cependant d'y voir développées, bien mieux que dans aucun traité de physique, les rares propriétés de quelques forces de la nature et les magnifiques résultats de leur emploi. Je ne dédaigne pas de préparer avec soin certaines choses fort utiles comme accessoires. Et peut-on bien crier à la fraude, parce que le badaud vulgaire s'étonne et s'effraye de ce qu'il regarde à juste titre comme surnaturel ?… Car la connaissance des véritables causes détruit seulement la surprise et non le phénomène.

Hypolite est colonel en activité, par conséquent en campagne. Je ne désire pas sa mort : il peut revenir, et mon triomphe en sera plus magnifique ; car la victoire est certaine. L'adversaire dût-il être plus redoutable que je ne l'imagine, tu peux croire avec confiance que le sentiment de ma force, etc.

* * *

Le château désert

L'orage était passé, et, resplendissant de feux pourpres, le soleil couchant perçait les sombres nuages qui, chassés vers l'horizon, se dissipaient en blanches vapeurs. Le vent du soir agitait ses ailes, et les flots de parfums exhalés des arbres, des herbes et des fleurs s'épanchaient dans l'air tiède et pur. À l'issue de la forêt, je vis étendu devant moi, au sein des près fleuris de la vallée, le village dont le postillon m'avait signale l'approche ; et le paysage était dominé par les tours gothiques du château, dont les croisées étincelaient aux rayons du soleil comme si des flammes allaient s'échapper de l'intérieur.

Un son de cloches et de chants d'église parvint à mes oreilles, et j'aperçus dans le lointain un cortège lugubre qui s'avançait sur la route du château au cimetière. Lorsque j'arrivai à cette place, les chants avaient cessé ; suivant l'usage du pays, on avait découvert le cercueil déposé près de la fosse, et le pasteur prononçait un discours funèbre. Comme ils se préparaient à refermer la bière, je m'approchai et je regardai le mort : c'était un homme fort âgé, et, à son visage serein et nullement décomposé, on aurait pu croire qu'il sommeillait paisiblement. « Voyez de quel doux repos jouit notre vieil ami Franz, s'écria avec une émotion profonde un vieux paysan, que Dieu m'accorde une fin aussi pieuse ! Oui, bienheureux ceux qui s'endorment ainsi dans le Seigneur. » – Ce dernier adieu me sembla valoir toute la cérémonie consacrée au défunt ; et je vis dans les simples paroles du paysan la plus sublime oraison funèbre. On descendit le cercueil, et lorsque les mottes de terre commencèrent à le recouvrir en rendant un son sourd, la plus amère tristesse s'empara de moi, comme si l'ami de mon cœur fût couché sous cette terre froide et insensible.

Je me disposais à gravir la colline sur laquelle le château était situé, lorsque le pasteur vint se joindre à moi, et je m'enquis auprès de lui du mort qu'on venait d'ensevelir. C'était le vieux peintre Franz Bickert, qui, depuis trois ans, habitait le manoir désert dont il était devenu le châtelain. L'ecclésiastique s'était chargé des clefs du château jusqu'à l'arrivée du fondé de pouvoirs du possesseur actuel, et j'entrai, non sans une angoisse pénible, dans les vastes salles où avaient autrefois vécu des hôtes joyeux, et maintenant vides et silencieuses comme la mort.

Bickert, durant les trois dernières années qu'il passa dans le château comme un ermite, s'était occupé de son art avec une singulière activité. Sans la moindre assistance, pas même pour les préparatifs mécaniques nécessités par ses travaux, il entreprit de peindre dans le style gothique tout le premier étage, dont il habitait lui-même une chambre : et du premier regard on devinait d'étranges allégories dans l'assemblage fantastique qu'il avait fait des objets hétérogènes dont les ornements gothiques motivent l'emploi. Une laide figure de diable guettant une jeune fille endormie se trouvait surtout reproduite très fréquemment.

Je courus dans la chambre de Bickert. Son fauteuil était encore à deux pas de la table sur laquelle on voyait un dessin commencé, comme si le peintre venait de quitter à l'instant son travail ; sur le dossier du fauteuil pendait sa redingote grise, et un petit bonnet gris était à côté du dessin. Il me semblait que j'allais voir entrer le vieillard avec ce visage affable et bon, où les souffrances mêmes de la mort n'avaient point laissé de traces, et prêt à accueillir dans son atelier le visiteur étranger avec une cordiale franchise.

J'exprimai au pasteur mon désir de demeurer plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être, dans le château. Il parut surpris, et me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir souscrire à mon envie, attendu qu'on devait apposer les scellés judiciaires, en attendant l'arrivée du fondé de pouvoirs, et qu'aucun étranger ne pourrait même entrer dans le château. « Et moi ! si j'étais le fondé de pouvoirs lui-même, » lui dis-je en lui présentant une procuration fort explicite du propriétaire actuel, le baron de F***. Il ne fut pas médiocrement étonné, et il me combla de marques de politesse ; et pensant qu'il ne conviendrait pas de demeurer dans le château désert, il m'offrit une chambre au presbytère.

Je refusai, je restai dans le château, et c'est là que les papiers laissés par Bickert me fournirent de quoi occuper mes loisirs de la manière la plus intéressante. Je ne tardai pas à découvrir deux feuilles détachées, où, dans des notes brèves et jetées au hasard, comme celles d'un agenda de poche, je trouvai la clef de la catastrophe qui anéantit une branche entière d'une famille importante. Tout s'expliquait par le rapprochement des détails contenus dans un manuscrit passablement fantasque, précédé des mots : Songes, mensonges, et dans deux fragments de lettres qu'un accident particulier dut faire tomber entre les mains du peintre.

* * *

Extraits de l'album de Bickert

« Ne me suis-je pas, en dépit de saint Antoine, chamaillé aussi avec trois mille diables ? Et je n'ai pas fait moins bonne contenance.

« Il suffit de regarder audacieusement le vulgaire en face : aussitôt il s'évapore spontanément en poussière et fumée.

« Si Alban pouvait lire dans mon âme, il y verrait une réparation d'honneur et mes excuses formelles pour lui avoir impute la sorcellerie maudite que mon imagination trop exaltée avait seule empreinte de si sombres couleurs, afin de servir sans doute à mon instruction ou à ma mortification.

« Il est arrivé ! – frais, – vaillant, – brillant d'un ardeur juvéline, – la chevelure d'Apollon, le front superbe de Jupiter, l'œil de Mars, le port du messager des dieux, – oui, tout à fait le héros dont Hamlet trace le portrait ! Maria n'est plus sur la terre, elle plane dans un ciel de félicité : – Hypolite et Maria, – quel couple !

....

« Mais je ne puis cependant me fier en lui. – Pourquoi s'enferme-t-il ainsi dans sa chambre ? – Pourquoi rôde-t-il la nuit sur la pointe des pieds comme le démon du meurtre aux aguets ? Je ne puis me fier en lui ! – Il me semble parfois que je devrais sans nul délai ni autre forme de procès lui passer au travers du corps la lame de ma canne à épée, sauf à lui dire ensuite poliment : Mille pardons ! –

« Je me méfie de lui.

……………………

« Singulier événement ! – Comme j'accompagnais dans le corridor jusqu'à sa chambre mon vieil ami, après une causerie à cœur ouvert qui s'était prolongée entre nous un peu avant dans la nuit, une figure décharnée, dans une robe de chambre blanche et une lumière à la main, passa subitement devant nous à petits pas. – Le baron s'est écrié : ‹ Le major ! – Franz ! – le major ! › – C'était incontestablement Alban, et sans doute la lumière projetée sur ses traits de bas en haut les faisait paraître ainsi contractés, vieux et laids. – Il venait du côté de l'appartement de Maria. – Le baron insista pour se rendre chez elle. Elle dormait paisiblement comme un ange pur des cieux… C'est enfin demain le jour désiré depuis si longtemps. – Heureux Hypolite ! – Mais quelle terreur m'inspire cette apparition, malgré tous mes efforts pour me persuader que c'était Alban ? – Se pourrait-il que le démon funeste qui se révéla au baron dès sa plus tendre jeunesse, rappelé aujourd'hui à l'existence, vint, comme son génie fatal, le menacer d'une manière visible de quelque catastrophe ? Mais éloignons ces sombres pressentiments ! – Persuade-toi, Franz, que ce tissu de rêves effrayants n'est souvent dû qu'au trouble des fonctions de l'estomac. – Ne devrait-on pas avaler des *diavolini* * pour se préserver du désagrément des mauvais rêves ?

* *Diavolini*, petites dragées digestives en usage en Italie. NdT.

« Juste Dieu ! – Morte ! – Elle est morte ! – Je dois faire part à votre seigneurie, à cause des archives de la famille, de quelle manière est morte la charmante baronne Maria. – Je ne suis décidément pas fait pour traiter les affaires diplomatiques… et si Dieu ne m’avait gratifié d’un peu de force dans le poignet pour manier le pinceau… – Ce qu’il y a de certain, c’est qu’au moment où Hypolite ouvrait les bras pour l’y presser devant l’autel, elle tomba… morte… morte ! – Le reste je le recommande à la justice divine !

« Oui, c’était toi ! – Alban ! – pernicieux démon ! – tu l’as tuée avec tes manœuvres sataniques… Quel dieu l’a révélé à Hypolite ? – Tu t’es enfui, mais va, lâche ! cache-toi, si tu peux, dans les entrailles de la terre : la vengeance du ciel t’y découvrira pour te pulvériser !

— Non ! je ne puis t’excuser, Ottmar ! – Ce fut toi qui te laissas séduire par ce monstre : c’est à toi qu’Hypolite réclame la bien-aimée de son âme…

« Ils ont échangé aujourd’hui des paroles trop acerbes : le duel est inévitable.

………………………

« Hypolite a succombé. – Tant mieux pour lui ! il va la revoir. – Malheureux Ottmar ! Malheureux père !

« *Exeunt omnes**. – Paix et repos éternels aux trépassés ! – Aujourd’hui, le neuf septembre, à l’heure de minuit, mon ami est mort dans mes bras… Et je me sens miraculeusement consolé ; car je sais que j’irai bientôt le rejoindre. – La nouvelle de la sublime expiation d’Ottmar, qui a trouvé au fort de la mêlée la mort des héros, brise le dernier fil qui rattachait encore mon âme aux choses terrestres. – C’est ici, dans ce château, que je veux rester. Je vivrai dans la chambre où ils ont vécu, où ils m’ont aimé ! – Souvent j’entendrai leurs voix amicales… Mainte parole gracieuse de la bonne et douce Maria, mainte plaisanterie joyeuse de mon vieil et constant ami retentiront dans mon cœur comme un appel lointain de leurs esprits, et me donneront la force et le courage de supporter patiemment jusqu'au bout le fardeau de la vie ! – Il n'y a plus de présent pour moi. Les jours heureux du passé seuls se rattachent à mon espoir d'une vie future, qui remplit souvent de ses brillantes images mes rêves fantastiques, dans lesquels je vois mes amis chéris m'appeler à eux en souriant. – Quand donc… quand m'en irai-je auprès de vous ? »

[*] C'est-à-dire : *Ils s'en vont tous.* NdT.

Et il s'en est allé.

Le Magnétiseur
l'un des contes fantastiques
de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)
traduit de l'allemand par Henry Egmont
est paru la première fois en 1814

ISBN : 978-2-89668-351-2
© Vertiges éditeur, 2012